UNITED STATES HOLOCAUST MEMORIAL MUSEUM

ועידת התביעות
Claims Conference
Conference on Jewish Material Claims Against Germany

Claims Conference Holocaust Survivor Memoir Collection

Access to the print and/or digital copies of memoirs in this collection is made possible by USHMM on behalf of, and with the support of, the Conference on Jewish Material Claims Against Germany.

The United States Holocaust Memorial Museum Library respects the copyright and intellectual property rights associated with the materials in its collection. The Library holds the rights and permissions to put this material online. If you hold an active copyright to this work and would like to have your materials removed from the web please contact the USHMM Library by phone at 202-479-9717, or by email at digital_library@ushmm.org.

Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Conference on Jewish Material Claims Against Germany, Inc.

https://archive.org/details/dismammieouilest01pell

24
34.5

Dis mammie, où il est ton papa et ta maman ?

- Récit -

Une grand-mère juive écrit pour ses petits-enfants. Elle raconte la vie de ses propres parents - de 1900 à la Libération en 1945 - et ses propres pérégrinations durant l'occupation allemande - Pologne - Allemagne - France. Un morceau de mémoire.

J'ai en possession des photographies de 1929, ma naissance à 1945, la Libération.

R. PELLE

PII Redacted

J'ai eu des parents formidables.

Ma mère est morte à 88 ans, doucement en dormant d'un coma profond, dans son lit.

Je n'ai pas entendu son dernier soupir. Je l'ai soulevée, elle était morte, trempée de sueur. La sueur d'une morte, c'est terrible, c'est pire qu'un dernier soupir. C'est tout le corps qui exhale un soupir. Sous ses yeux clos filtrait une ligne humide. Elle n'avait pas bougé depuis des heures, en biais dans le grand lit conjugal. Sa bouche était entrouverte et ses yeux s'enfonçaient et commençaient à se cerner de sombre. Je l'ai remise droite dans le lit, retirai mes mains humides.

C'était donc ça la mort ? Pas si terrible que ça. Qu'a-t-elle ressenti au dernier battement de son coeur ? Une angoisse, un coup de poignard, ou une douceur infinie dans laquelle elle s'est glissée.

D'après mes amies, mon chagrin était incompréhensible et disproportionné : à 88 ans, dans son lit, en dormant. L'idéal ! Je compris que c'était une mort dont je pouvais être fière. Je faisais envie. Pas d'hospice, ni de mouroir, de lit souillé par l'incontinence, de regards fous ou hébétés de légume. Il faut avoir de la chance. Je suis une fière chanceuse.

Quant à mon père, fierté également !

Il est mort à 42 ans dans le camp de concentration de Birkenau-Auschwitz. Mais pas comme les autres, gazés et brûlés, anonymes tas de cendres. A 16 ans, en 1945, lorsque je sus, j'annonçai en me redressant : «moi, mon père a été

fusillé par les allemands». Je sortais mon père des 6 millions de juifs morts, je lui redonnais une identité que son numéro sur le bras avait enlevé.

Dès que les premiers déportés étaient revenus, ils confirmèrent ce que l'un d'entre eux, un ami de mon père, nous avait raconté, à contre-coeur, mais ému par les pleurs et l'angoisse de ma mère, qui voulait tout savoir. Après un an d'internement au camp de Beaune la Rolande gardé par des policiers français de mai 1941 à juillet 1942, tout le camp fut déporté en wagon à bestiaux à Birkenau. D'autres déportés, d'autres pays les y attendaient déjà. Beaune la Rolande, elle, attendait également d'autres occupants, des femmes et des enfants, cette fois.

A Auschwitz, rasé, tatoué, mon père fut d'abord affecté aux cuisines. La planque. Parce qu'il parlait allemand, parce qu'il était dans l'alimentation, on ne l'a jamais su. Peut-être tout simplement la chance. Mais celle-ci le quitta très vite. Peu de temps après il eut le typhus. Sa forte constitution lui permit d'en réchapper. Bien sûr, il ne retrouva pas sa place aux cuisines. Le Sonder-Commando l'attendait. C'était un groupe d'hommes chargé de dépouiller les cadavres de tout ce qui avait de la valeur, bijoux, or, avant que ces corps ne fussent jetés dans les fours crématoires.

A l'époque, c'était en 1942, les allemands ne tenaient pas trop à ce que le bruit des crématoires se répande. Le Sonder-Commando était, au bout d'un certain laps de temps, lui-même condamné à être gazé et brûlé. Mon père et ses camarades le surent. Ils réussirent à cacher un peu d'or et à acheter un garde kapo. Ils pensaient pouvoir s'échapper. Ils furent découverts. Pour faire un exemple

qui frappe -dirent les revenants- tout le groupe fut fusillé le soir de Noël 1942. Mon père était né en novembre 1900 ; il venait d'avoir 42 ans.

A la suite de ces récits concordants, ma mère eut droit à un certificat de décès, alors que les autres femmes de déportés eurent pendant de longs mois, seulement un acte de disparition. Grâce aux témoignages de déportés revenus et connaissant mon père, ma mère sut qu'elle était veuve avant les autres femmes de déportés. Malgré toutes ces preuves, maman attendait le retour de son mari. Elle l'espérait amnésique, errant dans une Europe en ruine. «Même une jambe en moins, mais qu'il revienne !» Elle avait beau savoir, mais quand on n'a pas vu mourir, il reste le rêve et l'espoir est tenace.

Et moi aussi, je rêvais, tout en répétant «mon père a été fusillé par les allemands». J'en faisais un héros, un résistant pourquoi pas ; pas un pauvre juif comme les autres, gazé, s'échappant par la cheminée des crématoires. J'imaginais une mort héroïque devant un peloton d'exécution, lui droit, fixant ses bourreaux dans les yeux, sa dernière pensée pour sa famille.

La vérité a dû être tout autre. Le groupe a dû, lui-même creuser la tranchée dans laquelle les rafales de mitraillettes les ont fait basculer. Quels étaient les sentiments de ces hommes qui avaient cru la liberté si proche ?

Les détails de la mort nous furent épargnés. Les déportés survivants ne parlaient pas volontiers de leur vécu. Pourquoi traumatiser encore plus la femme du disparu. C'était assez horrible dans les grandes lignes.

Au début, j'ai honte de l'écrire, mon père ne me manqua pas beaucoup, et ceci grâce à ma mère. Je venais de vivre avec elle seule les années d'occupation allemande dans un tout petit village du Bourbonnais, au centre de la France. Elle parlait tout le temps de mon père, qui travaillait, là-bas, au loin. Elle me racontait des anecdotes à son sujet, des traits de son caractère. J'appris à connaître mon père à travers ma mère. Il était toujours là, présent dans mes pensées. Ce fut seulement à l'âge mûr que l'absence de mon père se fit plus lourde. Entendre sa voix dont j'avais oublié le son, dialoguer, demander conseil, embrasser une joue un peu piquante. Je fus privée de tout ça.

Entre ma mère et mon père, cela avait été le grand amour. Ils s'adoraient. Maman s'était mariée tard, pour l'époque, 28 ans. Elle était née en 1900. En 1929, je naquis. En 1933, mes parents fuyèrent l'Allemagne où ils vivaient, pour Paris. 1933, arrivée d'Hitler au pouvoir. En 1941, mon père fut pris et interné en France, à Beaune la Rolande. 13 ans de mariage, c'est peu pour remplir une longue vie.

Ma mère et mon père, je savais tout sur eux : ils s'aimaient tellement qu'elle avait dû se faire avorter deux fois, c'était un bon père, qui travaillait beaucoup et dur. Maman parlait, parlait, et pourtant le visage de mon père devenait flou. C'était un bel homme, grand, brun. Maman disait fièrement «il pèse 90 kilos». C'était pour elle un signe de beauté masculine. Plus tard, lorsqu'elle parlait d'un bel homme, je savais qu'il s'agissait d'un homme grand et un peu enrobé.

Quelques flashes de mon père traversent ma mémoire. Chapeauté, immense dans son beau pardessus, haute

silhouette, c'est lui qui allait parler à la maîtresse, le lundi, lorsque son magasin était fermé. Il parlait bien le français, ayant vécu un an à Paris en tant qu'étudiant d'une école de commerce. Maman racontait, toute rougissante, que fiancés, il l'embrassait souvent, devant la famille. Habitude qu'il avait rapportée de son séjour en France.

Mes parents étaient tous les deux originaires d'une région de Pologne, appelée la Galicie. Peut-être ma fierté innocente et injustifiée quant à mes origines est-elle héréditaire. Les «galicianer», comme on les appelle, parlent tous allemand. En 1900, lorsque maman est née -mon père aussi- c'était l'Empereur François-Joseph (le mari de Sissi) qui régnait sur cette province, d'où le parler de cette langue allemande, plus le polonais, plus le yiddish, qui est une sorte de patois, mélange de beaucoup de mots allemands, un peu d'hébreux, quelques mots également du pays dans lequel on vit -français, américain, etc...

En 1918, fin de l'empire austro-hongrois. Le polonais redevint la langue officielle. Beaucoup de juifs galiciens émigrèrent à Vienne, Autriche, ou en Wesphalie en Allemagne : Dussendorf, Essen, etc... Ils n'étaient pas dépaysés par la langue. La vie y était plus facile et l'antisémitisme -jusqu'à Hitler- y était plus discret. Pas de pogrom. On était entre gens culturellement et hautement civilisés.

La famille de ma mère était pauvre mais instruite. Sans être des intellectuels, on y lisait beaucoup. Maman était la seconde d'une famille de huit enfants. Deux moururent jeunes, deux petits-enfants, deux petits frères pendant la guerre 14-18. La famille fuyait les soudards de tous les pays, les pogroms des russes. Elle se cachait dans des

caves. Elle avait faim, froid, comme tout réfugié, et réfugié juif en plus. La maladie emporta les deux petits frères, une tombe par ci, une autre petite tombe par là, au gré des déplacements.

Date facile à retenir, maman est née en 1900. On la prénomma Perl -«Sans e, une perle sans e», avait-elle l'habitude de répéter plus tard en France, lorsqu'on lui demandait son prénom. Ses parents, petits commerçants de tissus, honnêtes et lettrés avaient beaucoup de mal à élever leurs enfants, dans la tradition juive, bien entendu.

Etant près de la frontière austro-hongroise, chacun à leur tour, les aînés commencèrent à émigrer en Allemagne. Dans certaines familles on se saignait pour entretenir le fils privilégié qui étudiait la médecine à Vienne ou s'installait à Essen pour commencer une vie nouvelle. Plus tard, à son tour, il faisait venir près de lui les autres frères et soeurs.

Maman fut la quatrième à quitter ses parents, et sa Galicie natale, ou plutôt l'endroit où elle était née et avait vécu, car quel juif de cette génération peut appeler terre natale, cette terre polonaise toujours pleine de rejets et de haine envers les juifs. Elle arriva en Allemagne, à Düsseldorf, sans argent, mais pleine de bons principes. Mon grand-père avait élevé ses enfants dans une atmosphère pleine de gaieté et de dignité. Pauvre, certes, mais toujours la tête haute. Veuf très jeune avec un petit garçon, il se remaria et eut huit enfants avec sa seconde femme, ma grand-mère.

Elever cette marmaille demandait de savants calculs financiers. Leurs revenus étaient plus que modestes.

Honnête jusqu'au scrupule, bourrée de maximes, de proverbes, de bons exemples, propre physiquement et moralement, cette famille démunie était digne. Leur savoir la faisait respecter de tous. Rare pour l'époque, mes grands-parents lisaient, écrivaient et parlaient plusieurs langues.

La famille de ma mère me devint très proche. Je n'ai jamais connu mon grand-père maternel. Il est mort d'un cancer de l'estomac dans les années 34-35. En 1936, maman entreprit un grand voyage par le train. Elle retournait voir sa maman à Zablotow, Pologne, ainsi que ses deux plus jeunes soeurs qui étaient restées auprès de leur mère. Je partis aussi ; Paris - Zablotow. Nous avions des places assises et le temps me parut très longs avec des arrêts fréquents, des gares éclairées et des moments sombres.

Ma grand-mère, malgré ma petite taille d'enfant de 7 ans, me parut, elle aussi, de petite taille. Elle avait de hautes pommettes slaves, de longs cheveux encore bruns, très lisses, que ses filles peignaient avec douceur et lui nouaient en chignon bas. Un des frères de maman, mon oncle Sally était lui, venu d'Allemagne avec l'aîné de mes cousins, Walter, du même âge que moi. Mes souvenirs s'arrêtent aux baisers et aux larmes de ma grand-mère et de mes jeunes tantes, quand nous dûmes repartir pour la France. Personne ne les revit jamais. Elles font partie des 6 millions de juifs, gazés et brûlés par les allemands.

Quelques années plus tard, un jour, maman me demanda si je me souvenais de l'alcôve matrimoniale qui se trouvait dans une des chambres du petit logement de ma grand-mère. -«Oui, je crois». J'étais jeune encore, mais j'étais sa

seule confidente. Elle m'avoua sa grande peur lorsqu'elle voyait son père rejoindre sa mère dans l'alcôve et tirer les rideaux. -«Un enfant de plus, se disait-elle, comment allons-nous faire ? Nous nous pincerons les joues et ainsi nous aurons bonne mine avant de sortir dans la rue. Dieu pourvoira à tout.»

J'ai connu mes grands-parents paternels qui vivaient en Allemagne où ils s'étaient installés bien avant la guerre 14-18. Mon père était l'aîné de six enfants : deux filles et quatre garçons. C'étaient des commerçants aisés, des bourgeois. Mon grand-père était un malin. Il s'arrangea encore jeune pour déclarer une vague maladie de coeur, dont il mourut très âgé. Tous ses fils travaillèrent pour lui, même une fois mariés. Chaque mois, il leur donnait de quoi vivre, leur promettant de les prendre comme associés, très prochainement.

Ces grands-parents là, ne m'ont pas laissé un souvenir impérissable, pas beaucoup de chaleur ni d'amour. Pas beaucoup de caresses, ni de bisous. Ils sont venus à Paris. Mon père les a promenés, les a accompagnés chez le médecin. Mon père, aurait pu, à mon âge d'adulte m'en parler, me les faire mieux connaître, peut-être les aurais-je apprécier. Trop tard ! Il n'était plus là. Les absents ont toujours tort. Grands-parents Hubschmann, tant pis pour vous.

Le visage de mon père m'est devenu flou. Papa, je scrute avidement ton visage éternellement jeune sur une photo de passeport -de profil pour les étrangers- pieusement agrandie par maman. Tes traits me semblaient familiers, mais je ne te reconnais pas. En fait, je ne t'ai jamais connu.

Une enfant connaît-elle son père ? M'aurais-tu aimée telle que je suis devenue maintenant ? Moi, j'aime ta courte vie.

Merci maman. Grâce à toi, j'ai toujours eu une belle image de mon père. Ton amour pour lui, tu me l'as transmis. En fermant les yeux, je sens même sur moi, la douceur de son regard sombre. Pauvre chère maman, heureuse si peu de temps. Tu rêves quelquefois à ce qui aurait pu être. Ton regard devient douloureux quand passe un vieux couple, l'un soutenant l'autre.

Par des amis communs, papa et maman se rencontrèrent en Allemagne. Ils se plurent. Pour maman, très romantique, ce fût l'éblouissement. J'ai toujours regretté de ne pas avoir pu parler de cela avec mon père. Quels furent ses sentiments à lui, à ce moment ? J'aurais aimé avoir une conversation d'adulte. J'étais trop jeune quand il fut pris.

Mon père aimait tendrement ma mère. Elle vivait un rêve. La vieille fille pauvre de 28 ans rencontra son prince charmant. 28 ans également, grand, beau, caressant -les habitudes françaises- mêmes origines, bonne famille. Toutes les qualités.

Généreusement dotée par son demi-frère, venu le premier en Allemagne, et qui avait réussi, maman fut bien acceptée par sa future belle-famille. Ce fut un beau mariage. Le marié, fleur à la boutonnière avait belle allure. La mariée, sa tête fine et ses grands yeux verts, les cheveux noirs courts enserrés dans un bandeau blanc, petites perles, n'avait rien à lui envier.

Mon père gérait un beau magasin de meubles, puis deux cinémas. Maman s'occupait de la comptabilité. Ils habitaient un superbe appartement avec salon, fumoir et chambre d'amis. Un an après cette belle noce, je vins au monde, dans une clinique privée. On me prénomma Ruth, prénom biblique pour rester dans la tradition juive et prénom bien allemand. Je naquis donc Ruth Hubschmann, fille de Peppi (ex-Perl) et de Hans Hubschmann en Westphalie, à Gelsenkirchen-Buer.

-«Comment vous l'épelez Mademoiselle ?»
-«Gé e el ess ..e èn, Monsieur le fonctionnaire».
-«Non, ce n'est pas fini, trait d'union, bé u e èr».

Pauvres employés de l'administration française, déjà avec le s c h de Hubschmann, ils peinaient ! Mais pour les allemands, c'était facile.

Etant adolescente, d'être née un an après le mariage de mes parents me remplissait de fierté. Cela me semblait signe de respectabilité. Déjà les bons principes.

De ma petite enfance rien à signaler. J'eus une nurse pour s'occuper de moi, et une bonne à l'âge où je ne pouvais pas l'apprécier. J'ai une photo où l'on me voit, bébé, dans les bras de Soeur Gisela, son voile bleu me caressant la joue. De cette période jusqu'à mes quatre ans je n'ai pas grand souvenir. Peut-être celui d'une grande salle obscure, moi, assise devant un grand rectangle blanc et des silhouettes qui bougent. Mes parents, affolés me cherchent. Je suis au premier rang de leur cinéma. J'ai toujours aimé les images animées.

Bien des années après, je suis toujours une fan de télé et de cinéma. Et puis, maman, blême, debout, à moitié cachée par les rideaux, moi, accrochée à sa robe, regarde défiler des hommes bruyants qui chantent. Ils sont tous habillés pareils. Certains portent des drapeaux. Vint alors une période de remue-ménage de conciliabules. Un voyage, des gares, des trains. Puis une petite chambre d'hôtel, mon petit lit est à côté de celui de mes parents. Je saute et rebondit sur le grand lit matrimonial. Nous sommes à Paris.

Malgré leur vie agréable à Düsseldorf, mon père pensait souvent à la France, pays de ces trois mots magiques : Liberté, Egalité, Fraternité. Il y avait séjourné étant jeune, toute une année et en avait gardé un souvenir enchanteur. Il en rêvait de plus en plus. En Allemagne, les brimades contre les juifs commençaient.

Nous sommes en 1933, Hitler arrive au pouvoir. Mon père se décide, et réussit même à convaincre une de ses soeurs avec son mari et une fillette de mon âge, d'émigrer avec lui à Paris. Bradant leurs biens à des prix de misère, nous partîmes tous avec très peu d'argent, mais avec un wagon contenant des meubles de prix, cristal et argenterie. Ce qui fait que, une fois installés dans notre deux pièces, 13 Rue des Amandiers, Paris 20e, nous étions obligés de nous faufiler pour nous déplacer entre les buffets sculptés, les chaises massives, les petites tables de jeu recouvertes de damiers ou de tissus verts.

Mon père et mon oncle avaient choisi d'habiter un quartier populaire, où il y avait beaucoup de juifs. Ils voulaient ouvrir un magasin d'alimentation avec spécialités juives. Mon oncle ne parlait pas le français, comme aucun de

nous, à part mon père. Les maisons, dans ce quartier ouvrier étaient vieilles, sans confort. L'eau et les toilettes sur le palier étaient fréquents.

Maman, que la passion de mon père pour Paris n'aveuglait pas, avait mis une condition à son déménagement. Elle avait lu que dans cette ville les moeurs étaient dépravés. On s'embrassait dans les rues, passons ; mais comble de l'horreur, il y avait des punaises et des souris dans les appartements. Elle, qui était d'une propreté maniaque, voulait habiter une maison nouvellement construite. Son souhait fut exaucé. Un bel immeuble en briques roses se terminait au début de la Rue des Amandiers. Métro : Père Lachaise. Nous fûmes obligés d'attendre quelques jours dans une chambre d'hôtel avant de pouvoir y emménager avec nos meubles. Ma cousine Rosa et ses parents louèrent l'appartement en face du nôtre.

En comparaison avec l'appartement qu'ils venaient de quitter à Düsseldorf, c'était minable. Mais à côté des appartements de la Rue des Amandiers, c'était le grand luxe. Il y avait même une salle de bains. Il y manquait encore la baignoire. En l'attendant, ce fut ma chambre d'enfant. Nous étions au rez-de-chaussée et j'avais le droit de jouer dans la cour. Nous restâmes quelques années dans cet appartement puis changeâmes pour un premier étage sur rue, un peu plus grand, dans le même immeuble. A la même époque ma cousine et ses parents s'installèrent dans un bel appartement Avenue Gambetta, face au beau jardin du Père Lachaise.

Je n'étais pas pareille aux autres. Dans la communauté juive du quartier, on nous appelait les «Deutschen», les

allemands, surnom amical et respectueux. Ma mère et ma tante ne travaillaient pas. Toujours très élégantes et chapeautées, elles détonnaient dans ce milieu de petits artisans et ouvriers. Quant à Rosa et moi, c'était encore pire. J'ai des photos de classe, où parmi les blouses noires, grises ou à carreaux de mes petites camarades, mon tablier en fin organza blanc, terminé par un gros noeud empesé derrière la taille, plus, dans mes cheveux un large ruban de satin blanc, me faisaient remarquer de façon visible. Je ne parlerai pas des chaussettes blanches et des petites chaussures vernies noires. Et ce n'était pas seulement à cause du photographe. Nous avions même des gants blancs pour la route.

J'étais toujours avec Rosa, je l'appelais Rosie. Nous ne parlions pas le français. Pas question de nous mettre à l'école maternelle, c'était pour les enfants d'ouvriers, les pauvres. Et pourtant, nous aussi nous étions pauvres. Nous avions de beaux restes qui faisaient illusion, bel appartement dans le 20e arrondissement, beaux meubles, argenterie, objets en cristal, vêtements de qualité et chics. Mon père travaillait dur. Il se levait vers quatre heures du matin pour aller s'approvisionner aux Halles. Il revenait fourbu d'avoir porté des sacs de pommes de terre, riz, des cageots de fruits, etc...

Mon oncle était seul, le matin, au magasin. De retour des Halles, mon père le rejoignait, et ils étaient deux pour servir les clients. Mon père revêtait une longue blouse grise. Sa tête était protégée des poussières par un béret bleu marine. Il ne lui manquait que la baguette de pain à la main, pour représenter le français type et caricatural. Le soir, il rentrait fatigué, s'endormant sur la table, sur ses bras repliés, pendant que maman faisait la vaisselle.

Le dimanche après-midi et le lundi entier étaient jours de repos. Mes parents avaient quelques amis, «galicianer», comme eux. On se recevait les uns les autres, ou bien, en petit groupe bavardant, on se promenait du métro Père Lachaise au métro République, en passant par la belle avenue de la République. Je m'ennuyais un peu. Je n'aimais pas marcher. J'aurais préféré aller au cinéma. Le cinéma, c'était quelquefois le soir, pour mes parents seulement. Il y en avait un, tout près, l'Exelsior. Je restais seule, endormie. Pendant l'entracte, mon père courait vite auprès de mon lit, pour vérifier si tout était en ordre. Tout était en ordre. L'époque était calme et sereine. On faisait confiance. Les jours coulaient gentiment pour les petites filles. Des événements tragiques se préparaient, mais pour une enfant, c'était l'heureuse ignorance.

Ma Gabrielle, ma première petite fille, mon amour adoré, tu viens d'avoir sept ans, tu sais lire. J'écris pour toi. Ne lis pas le début de ce récit qui commence par des morts. Tu es ma revanche sur la mort. Tu es la vie, la fleur qui a poussée après la Shoa. Tu es ma continuité. Les allemands ont voulu nous anéantir, nous faire disparaître. J'ai survécu, et toi, tu es là.

Lorsque de temps en temps, tu me demandes -«où elle est ta maman ?», j'élude. La phrase «elle est morte», je ne peux la prononcer. Cela fait huit ans qu'elle est décédée, et ma peine est encore vive. Je nie la mort. Je ne suis jamais retournée sur sa tombe. J'ai caché ses photos. Mais j'en rêve toutes les nuits. Cela m'apaise. Ces rêves ne sont pas tristes. Ma mère est de nouveau vivante, elle parle, je me dispute même avec elle.

-«Mais, mamy, elle sait quand même que je suis là ?» «Non». Ce non me crève le coeur, elle est morte trois mois avant la naissance de Gabrielle, et c'est un de mes grands regrets.

Il y avait des moments, où, n'être pas comme les autres, m'ennuyait. Déjà la religion juive me pesait et surtout au moment des fêtes. J'avais des cadeaux à Hanouka, je ne pouvais m'en vanter auprès de personne, des jouets, une ou deux semaines avant Noël, curieux ! A Noël, mes cadeaux faisaient piètre figure à côté de ceux flambant neufs des enfants qui m'entouraient. Etre comme les autres !

Bien entendu, je manquais l'école pour Yom Kippur, le jour du grand pardon, la nouvelle année juive -5696-. C'était plus lourd à porter que 1935. Mes parents jeûnaient. Pas les enfants qui n'avaient rien à se faire pardonner par Dieu et qui essayaient de se distraire sans trop faire de bruit. Ca courait à droite et à gauche, cache-cache dans les salles inoccupées de la synagogue. Les parents sortaient de temps en temps de la salle principale où officiait le rabbin. Leur progéniture, joues rouges et poussiéreuses était présente. Rassurés, ils s'en retournaient à leurs prières.

Je ne mangeais ni pain, ni céréales, ni pâtes pendant la semaine de la Pâques juive, Pessach. Je revois ma mère, transpirant, râpant à tour de bras, des kilos de pommes de terre pour en faire de petites galettes grillées dans la poêle huilée. Nous avions même une sorte de poêle rapportée d'Allemagne, avec de grosses excavations. On les remplissait de pommes de terre râpées et il en sortait des boules comme des balles de tennis, marrons, avec un intérieur moelleux et fondant.

Les Seder, le 1er et 2e soir de Pessach, je m'y ennuyais déjà. Mon père rentrait plus tôt. Quoique fatigué, il se lavait et s'habillait élégamment. La table était joliment parée, avec la vaisselle spéciale Pâques qu'on avait montée de la cave, où elle dormait dans une grosse panière le reste de l'année. Et le rite commençait avec les herbes amères, les questions, les sept plaies d'Egypte, tout était inscrit dans un livre mince, illustré, la Hagada. Le nôtre était écrit moitié en hébreu, moitié en allemand gothique. Le repas n'en finissait pas, foies de poulet et oeufs hachés, carpe farcie en gelées, bouillon avec boulettes de pain azyme, viande du poulet avec les galettes de pommes de terre, compote de fruits : pommes, pruneaux et raisins secs.

Je n'avais pas loin à marcher pour regagner mon lit. Je dormais dans la salle à manger sur le divan-canapé. Il m'arrivait de faire un léger cauchemar. Alors, j'allais dans la chambre où dormaient mes parents. -«J'ai fait un mauvais rêve», annonçai-je bien fort. Papa et maman savaient ce que cela voulait dire. Je me glissais entre eux deux. J'avais du mal à me rendormir. Mes parents dormaient dans des lits jumeaux rapprochés. Le reste de la nuit, je somnolais sur les deux bord en bois des deux lits. Je me tournais et me retournais, mais j'étais ravie, rassurée par la présence chaude et vivante de ces deux grands corps qui m'effleuraient et cognaient quelquefois en dormant.

Ah, ces grands lits jumeaux, la belle coiffeuse, la large penderie toute en chêne clair, vestiges d'une prospérité passée que je n'ai pas connue, étant trop jeune. Mon père, non plus, je ne l'ai pas connu. C'était lui qui était trop jeune, trop jeune pour mourir à 42 ans. Je ferme les yeux.

C'est son corps que je vois tomber sous la mitraille de ses assassins. Bref passage sur cette terre -une fin atroce-.

Je crois que je savais déjà parler un peu français en commençant le cours préparatoire. Je n'eus pas de difficultés spéciales pour apprendre à lire. Mon père m'aidait. Je me souviens de mes premières journées de classe. La maîtresse dessina quelque chose sur le tableau. Je levai le doigt, je savais : deux traits verticaux surmontés en haut et en bas d'un rond. -«Un poêle madame». La classe ricana. Où avais-je bien pu voir ce petit poêle Godin en fonte noire ? Erreur, c'était une bobine. Forcément b.o bo b.i. bi : bobine.

Je n'étais pas vaccinée. Je le fus à l'école : épaule ankylosée et deux énormes marques à mi-cuisse pour le vaccin antivariolique. J'eus une grosse réaction avec forte fièvre, avec croûtes purulentes à cause de mon âge. J'avais plus de six ans.

Ma compagne de jeux était toujours ma cousine Rosie. Nos premières années à Paris se passèrent au jardin du Père Lachaise. Maman était d'une propreté maladive. Elle était toute la journée entrain de laver, frotter, nettoyer, retourner ses matelas, repasser, etc... Quel changement avec sa vie en Allemagne. Les premières années à Paris furent, pour elle, un calvaire. Tout de ce pays, que mon père, dans son enthousiasme, lui avait décrit comme paradisiaque, lui échappait. La difficulté de la langue, les gens sales, négligés, les moeurs dissolues, les rues étroites, mal pavées. Heureusement qu'il y avait le jardin du Père Lachaise, l'après-midi.

Je nous revois sur une photo, maman et ma tante Vita, assises sur un banc, gantées, coquet petit feutre penché sur l'oeil. Rosie et moi debout sur le côté. Le gardien du square leur faisait une cour discrète. Un manchot, tout de vert vêtu, képi coquin et viril, longues moustaches blondes à la gauloise. Ces deux belles et jeunes étrangères si élégantes le faisait frétiller. Que pouvaient-elle bien lui dire avec leur maigre vocabulaire ? Elle devaient rougir, toutes intimidées par ce fringuant parisien.

Nous n'étions pas dans la même classe, Rosie et moi. Je n'avais pas d'autre amie, des camarades de classe, sans plus. Vers l'âge de 9-10 ans, myope, je dus porter des lunettes. Mon père s'en occupa. Et maman pleura en me voyant avec, de quoi vous traumatiser pour longtemps.

Ma mère lisait beaucoup, en français. La femme de trente ans d'Honoré de Balzac fut longtemps son livre de chevet. Elle avait un peu l'âge de l'héroïne. Elle n'éprouvait pas tellement la nécessité de parler français. Mon père apportait à la maison toute la nourriture dont nous avions besoin, et s'occupait du reste. Lorsque, de temps en temps, elle était obligée d'acheter seule, son langage était tellement littéraire que dans ce bon vieux quartier du 20e arrondissement, les commerçants avaient du mal à la comprendre. - «Serait-ce un effet de votre bonté de bien vouloir me couper 20 cm de caoutchouc ?» et tout cela avec un accent allemand qui roulait les r.

Nos vacances d'été se passaient à Nogent Sur Marne. Une petite location pas trop loin de Paris. Mon père nous y rejoignait chaque fin de semaine. Le Bois de Vincennes était notre havre de paix et suffisait à notre bonheur d'être ensemble.

1939. J'ai dix ans. C'est la mobilisation générale, la guerre. Je ne comprends pas bien. J'ai vécu jusqu'à présent dans une bulle. Lorsque je parle aujourd'hui, avec des amies de mon âge, je me rends compte de ma grande innocence d'alors. J'étais une enfant ne connaissant rien à la politique, aux hommes d'Etat. Je rêvais ma vie de petite fille, d'écolière sage, jouant à la corde, au ballon, à la poupée. Hitler, oui, lui, je le connaissais. Mes parents en parlaient à mots couverts, pour que je ne comprenne pas, ce qui était le cas.

Seulement maman recevait des lettres de son frère, de sa soeur, restés en Allemagne. Ils se plaignaient des contraintes et des brimades que les juifs subissaient là-bas. Ils avaient peur. L'imaginable n'était pas imaginé. La solution finale, cette idée n'effleurait personne. Et puis, l'Allemagne, un pays si hautement civilisé, si propre, si cultivé. Elle y avait été heureuse, maman, avec son beau mari, son bébé si mignon, le grand appartement, la vie si agréable.

Mon père -passeport polonais- fut mobilisé dans l'armée auxiliaire. Pour le moment, il restait à la maison en attendant qu'on l'appelle.

A l'école, j'étais la boche, à cause de mon nom et prénom de consonance allemande.

Avais-je mauvaise mine ? Quoiqu'il en soit mes parents se décidèrent de m'envoyer en vacances en Suisse, par l'intermédiaire d'une organisation juive. Suisse allemande, pour que je ne sois pas dépaysée par la langue. Je partis un matin, avec d'autres enfants. Le trajet en train

me parut court. J'arrivais chez une famille charmante, à Aarau. Il y avait deux enfants un peu plus âgés que moi dans cette famille. Le premier soir, la dame, qui savait que j'étais juive, s'assit au bord de mon lit, me joignit les mains et me dit : -«maintenant tu vas faire tes prières.» Et c'est ainsi que les mains jointes -ce qu'on ne fait pas chez nous- je lui récitai en hébreu, comme je le faisais tous les soirs à la maison, la prière qu'on dit avant de s'endormir. Puis elle m'embrassa et sortit.

Hélas, malgré la prière, je ne pus m'endormir. Il y avait dans la chambre, accroché au mur, un beau coucou, dont le tic-tac me tic-taquait dans la tête. Je descendis du lit, et à force de tirer et manoeuvrer les chaînes et les poids de l'horloge, j'arrivai à faire taire le bruyant oiseau. La dame, le lendemain, fut très étonnée de cet arrêt. J'avais dû tirer trop fort. On ne put jamais réparer le coucou, du moins le temps de mon court séjour.

Je me souviens vaguement de fêtes en costumes régionaux sur de grandes étendues vallonnées et verdoyantes. J'étais bien, je parlais allemand, je comprenais leur patois. J'avais l'impression d'être des leurs. Mais mes parents me manquaient beaucoup. Je dus quitter cette famille charmante assez brusquement. La situation s'aggravait. Les frontières se fermaient. Je revins proprette et les joues roses.

A Paris, cela ne s'était pas arrangé. Vint l'époque des alertes. Au milieu de la nuit, les sinistres sirènes se mettaient à hurler. Nous enfilions à toute vitesse nos habits, accrochions nos masques à gaz sur notre épaule, et courions à toutes jambes dans la rue noire, vers le métro le plus proche, Père Lachaise. Etaient indiquées à l'intérieur

vers quelles lignes nous devions nous diriger, les plus profondes sous terre. Une fois sur les rails, entourés d'autres personnes, nous nous installions et attendions chaque bruit. De temps en temps, une rumeur se propageait : les gaz ! En tremblant, on sortait de son étui l'horrible masque qui sentait le caoutchouc. Et puis rien. Le coeur reprenait son rythme normal. Le temps passait, on somnolait sur les cailloux. Puis sonnait la sirène de la délivrance, la fin de l'alerte. On repliait notre couverture, reprenait nos sacs, les masques, et on se traînait à moitié endormi, direction notre bon lit. Les rues étaient animées. La foule sortait du métro. On se parlait. -«Y avait-il eu des bombardements quelque part ? Le reste de la nuit sera-t-il tranquille ?

Il paraît que les sorties nocturnes me rendaient très nerveuse. Je me rongeais les ongles, j'eus de l'eczéma. Mes parents pensèrent que m'éloigner de Paris me ferait du bien. Les scouts israélites réunissaient un groupe, en partance du côté de Brive la Gaillarde. Mes parents m'inscrivirent. -«Vous serez nombreux, mais bien encadrés», me dit mon père.

Je partis donc. La journée se passa dans le train, la nuit sur la paille dans un vieux château. Le lendemain seulement, nous arrivâmes à destination ; une grande cour pavée, d'un côté une maison, de l'autre un grand bâtiment : des abattoirs. Le meuglement des vaches et des veaux, nous les compriment, lorsqu'un moniteur, féru probablement de sciences naturelles, emmena les enfants pour voir de plus près ce qui s'y passait. Du sang, du sang coulait partout, des animaux qui pendaient et se débattaient. Je continuais à me ronger les ongles et à gratter mes doigts suppurants.

Alors, je sus ce qu'était une colo : des dortoirs, un réfectoire, une infirmerie, beaucoup de filles et de garçons de tous âges, des chefs scouts moniteurs. Et puis, de longues marches au pas cadencé, revigorantes, accompagnées de chants alertes et virils, Youkaïdi Youkaïda. Scouts toujours : prêts.

Octobre, la rentrée scolaire, dans une école vieillotte. Les enfants de la colo étaient au fond, on savait qu'ils étaient de passage. Moi, au fond, je n'y voyais rien, myope avec des lunettes insuffisamment fortes, je distinguais devant sur une estrade, une énorme masse qui somnolait, l'institutrice qu'on n'entendait jamais. Je m'ennuyais et me languissais. Je préférais encore la voix des sirènes. L'ai-je écrit à mes parents, ont-ils su quelque chose, je revins enfin la tête pleine de poux et une poitrine naissante.

Ma mère la tâtait devant mon père, inquiets tous les deux. -«En plus, des poux, elle a des glandes». J'étais assise sur le lit, nue devant mes parents catastrophés. Ils avaient cru bien faire. Il m'est resté de ce séjour un rejet de la vie en commun, l'horreur de la marche à pied, un grand répertoire de chants scouts, une certaine adresse pour faire des noeuds, plats ou marins, et trois traits trois points : écrire SOS en morse.

A leur tour, mes parents étaient devenus nerveux. La guerre tournait mal, mais moi, toujours menant ma vie de petite fille. Brusquement, ce fut l'exode. Les gens fuyaient, se déplaçaient, s'agitaient. Nous allions en faire autant. Maman confectionna un grand sac en toile avec des bretelles, on le remplit avec des vêtements. Ce sac à dos rudimentaire accroché à ses épaules, une valise au bout de chaque bras, ainsi chargé, la haute stature de mon père

dominait la foule. Maman et moi suivions derrière, collées à lui, avec nos sacs, à moitié étouffées par les hommes, les femmes, les enfants qui nous entouraient, nous cernaient. Nous étions au milieu d'une longue file humaine qui avançait lentement, très lentement. Je me souviens d'un grand et long mur ; j'ai su plus tard que nous étions à la Gare de Lyon.

On poussait, on piétinait, on s'impatientait. Le mur tournait, on tournait avec. Puis des marches, on descend, on monte, enfin un quai, un train bondé. On se hisse, on trébuche sur des bagages, une place assise pour maman, moi déjà grande sur ses genoux. On démarre.

Une nuit, dans un hall de gare, tous sur le sol dur, nous essayons de dormir, les valises à nos côtés. Ca grouille de monde, les voix résonnent sous les hautes voûtes. Au petit matin, on reprend un autre train, toujours bondé, une bousculade permanente. Est-ce le bon train, pour la bonne direction, quand va-t-il démarrer, ne va-t-il pas s'arrêter en route ?

Depuis, lorsque j'entre dans une gare, je suis oppressée, j'ai le coeur qui bat. J'arrive toujours au moins, plus d'une heure avant le départ du train. Je ne descends jamais, même aux longs arrêts dans une grande ville sur le parcours. Je me sens fébrile, la gare a une odeur familière et lointaine. Proust n'est pas loin.

Où allions-nous ? La foule avait l'air de nous entraîner, mais nous avions une destination bien précise. Monsieur Cogan, un ami de mon père, grand et fort comme lui, clair de peau et de cheveux, était économe dans une maison d'enfants juifs, évacuée dans un petit village de l'Allier,

Brout-Vernet. Il en avait parlé avec mon père avant de quitter Paris. Pourquoi et comment avons-nous atterri au Mayet d'Ecole, distant de Brout-Vernet de 4 km, mon père n'est plus là pour me l'expliquer.

Maman, ma vieille maman, tu étais ma mémoire défaillante. J'aurais du mieux t'écouter lorsque tu me répétais ces vieilles histoires. J'aurais du te questionner, te harceler, mais à l'évocation de cette époque, tu commençais à pleurer en pensant à mon père, et mon coeur se serrait devant ton visage fatigué, couvert de larmes. Alors, je faisais semblant de m'en désintéresser.

- «Arrête maman, il y a si longtemps, il ne faut plus y penser.» Et ça tournait court. Souvent j'oublies que tu es morte, maman. Il m'arrive encore de dire -«Je ne m'en souviens plus, je vais le demander à maman». Mais, voilà, maman n'est plus là. Trop tard !

Mon récit sera donc, par moment, un peu flou et confus. Les faits sont là, exacts, les dates le sont moins.

Le Mayet d'Ecole est un tout petit village d'environ 300 habitants. Je n'en ai jamais compté plus de 150. Une route nationale, une rangée de maisons de chaque côté, route sur laquelle les voitures chaussées de pneus Michelin faisaient leurs essais, à grande vitesse Clermont-Ferrand - Moulins et retour. Route qui finissait par une grande pente pour aboutir à gauche à un château, dernière maison du village. Il y avait donc un haut et un bas. Sur un des côtés, entre les champs, une étroite route caillouteuse descendait vers une rivière : la Sioule. Un petit barrage, un moulin, les paysans y portaient leurs sacs de grains à moudre.

Nous logions dans une maisonnette, sans confort, vers le haut, à côté de la ferme de vrais polonais, les polonais du haut, car il y avait les polonais du bas, métayers chez les châtelains. Ces derniers étaient des vrais «polaks» antisémites, avec lesquels nous n'eûmes que peu de rapports. Nos voisins, ceux d'en haut, aimables rustres entourés de nombreuses têtes très blondes, étaient tout à la joie d'avoir retrouvé des gens parlant polonais, fussent-ils juifs et ne se moquant pas de leur accent.

Il y avait deux écoles, une en haut bien sûr, l'autre en bas à côté de la mairie ; deux institutrices avec lesquelles nous fûmes tout de suite très liés, ainsi qu'une dame plus âgée, directrice d'école à la retraite. J'allais en classe dans la 2e école, avec les plus grands. Je me choisis un prénom bien français, qui me plaisait beaucoup : Jeannine.

Il y avait beaucoup de réfugiés du Nord, au Mayet d'Ecole. Grâce à eux, il me semblait que je passais inaperçue. Je n'étais pas catholique, mais j'étais une réfugiée comme les autres. Dans le brouhaha de la guerre, du va-et-vient, on ne demandait pas sa religion à un réfugié. Il y avait une église, mais pas de curé. Il venait du village voisin un dimanche sur deux, pour la messe. Je vis, pour la première fois, des vaches, des moutons et autres animaux vivant à la campagne, des champs, des fermières avec des gros sabots de bois et des paysans avec de grosses moustaches.

J'avais des camarades filles et garçons d'âges divers. La classe composée du CM1, CM2 et préparation pour le Certificat d'Etudes, comptait une vingtaine d'élèves que l'institutrice, Madame Charret, dirigeait avec tendresse et compétence.

Maman s'occupait de son sommaire intérieur et essayait de discuter avec les institutrices. Elle plaisait par ses bonne manières, sa propreté et son élégance. Mon père était à l'aise avec tout le monde.

Un jour, une vache du polonais d'en haut, notre voisin, mangea du trèfle et se mit à enfler. Il fallut l'abattre très vite. Mon père s'installa devant un grand tréteau, se vêtit d'une grande blouse blanche, et détailla, coupa la bête avec l'art consommé d'un grand boucher parisien. Il y eut une grande file d'amateurs de viande bovine fraîche. Le polonais était ravi, il n'avait pas tout perdu, et nous, nous eûmes à manger pour plusieurs jours.

Vint un jour sombre. Mon père reçut son appel pour rejoindre son bataillon à Vichy. L'armée auxiliaire avait besoin de lui. Il partit et revint au bout de quelques jours. La guerre était finie. On avait perdu. Tout s'écroulait.

Sur la grande route : la débâcle. On voyait défiler des soldats mal vêtus, de vieilles voitures, allant vers le nord, roulant vers le sud, la confusion. Madame Charret pleurait, ma mère aussi.

Puis, tout se calma un peu. J'entendis parler d'une sorte de frontière, d'une ligne de démarcation qui coupait la France en deux. Les allemands resteraient dans la partie supérieure. Un vieux soldat, un vaillant Maréchal de France gouvernerait la moitié sud. Heureusement, nous étions du bon côté. Le Mayet d'Ecole se situait entre Moulin, Vichy, Clermont-Ferrand.

Monsieur Cogan était toujours avec sa femme et ses trois enfants en bas-âge dans la maison d'enfants à Brout-Vernet et avait l'intention d'y rester. Mais mon père voulait rentrer à Paris, retrouver son appartement, son commerce, sa vie d'avant, malgré les allemands. Et puis, dans le fond, les allemands, on avait vécu ensemble en Allemagne. Il y aura peut-être moyen de s'en accommoder. Il s'avéra alors que nous n'étions pas du si bon côté qu'on le pensait.

Il fallait maintenant un laissez-passer pour franchir cette ligne de démarcation dans un sens, comme dans l'autre. Il nous fut impossible de l'obtenir d'une façon légale. Un ami nous envoya de Paris, un laissez-passer avec une date périmée, et nous décidâmes de tenter le coup. Adieu à Madame Charret, adieu aux polonais d'en haut, adieu à mes camarades de classe. Maman fit nos bagages, encore des gares, encore des trains.

Stop Châlons-Sur-Saone : arrêt contrôle. Police allemande. Vos papiers. L'oeil exercé de l'officier s'aperçut de suite de notre pauvre stratagème. Mon père discute en allemand, l'air faussement innocent. En vain. Cinq minutes après, le train démarre, sans nous. Nous nous retrouvons sur le quai, au milieu de la nuit noire, la gare sent la fumée, grise de cafard. Nous ne sommes pas les seuls. D'autres refoulés sont poussés, comme nous dans une salle d'attente gardée par un planton, fusil à la bretelle, et nous voilà, chics et distingués sur les dures banquettes et sous les pâles lueurs des ampoules électriques, et toujours cette odeur !

Soudain, ma mère se leva. J'ai oublié de dire que maman avait été élevée avec beaucoup de bons principes, entre

autre celui de devoir toujours dire la vérité. Ce qui lui avait valu auprès de sa famille, de ses amis et même de mon père, la réputation de ne pas savoir tenir sa langue. Cela lui avait déjà occasionné auprès de ceux-ci, quelques petites brouilles vite pardonnées devant sa bonne foi désarmante. Donc, ma mère se leva, se dirigea vers le planton. Mon père verdit, un pressentiment. Très digne, elle commença, en allemand, à lui expliquer qu'il devrait avoir honte de ce qu'on nous faisait, que c'était injuste, elle qui avait habité si longtemps en Allemagne, dont tout la famille parlait et aimait la langue de ce pays, etc...

Son chapeau frémissait sur sa tête, elle agitait les mains, la salle d'attente silencieuse, retenait son souffle et attendait. Sur ce, un autre soldat arriva, attiré par les paroles bruyantes de ma mère. A deux, ils la repoussèrent violemment à l'intérieur et refermèrent fermement la porte. Mon père, qui nous voyait déjà tous fusillés, soupira de soulagement et me serra contre lui.

Stupeur au Mayet d'Ecole à notre retour. Nous retrouvâmes notre petite maison, et moi, ma camarade préférée : Jacqueline, fille d'un meunier qui travaillait au moulin. Mon père avait des nouvelles de Paris. Tous les juifs avaient été se faire recenser, et au commissariat, on avait apposé sur leur carte d'identité un gros tampon avec JUIF en rouge. Malgré cette brimade, nous ne pouvions continuer à rester vivre sans fin sous la lampe à pétrole. Nous n'avions pratiquement plus d'argent. Il fallait que mon père travaille et gagne sa vie. Par relation, on donna à mon père l'adresse d'un «passeur» qui devait nous faire franchir clandestinement la ligne de démarcation, direction nord : Paris ; moyennant finance.

Maman refit les bagages, et nous refîmes nos adieux. Encore des trains, puis, c'est pour moi le flou. Je me revois marchant dans la nuit, encadrée par mes parents, longtemps, longtemps, précédée de Monsieur le passeur, suivi de quelques personnes. J'ai mal aux pieds, mais j'avance, pendant quelques heures, écoutant les bruits de la campagne. Stop, un arrêt devant une maisonnette, c'est un poste -bien éclairé- avec des hommes à képis, des français ! Le passeur parle gaiement -on le connaît-. Nous franchissons tous la ligne. La route continue. Nous sommes passés.

Des lumières s'approchent. Une ville : Moulins. Je dors à moitié, mes jambes s'activent et pourtant mon esprit est en alerte. Quelle heure est-il ? Peut-être minuit ou plus. Le groupe se sépare. Le passeur pousse une porte, nous entrons, un café bruyant, illuminé, des rires. -«Tiens, je comprends tout, ce n'est pas du français pourtant». Mon regard tombe sur un grand porte-manteau dans un coin. Mon coeur s'arrête. Traître, le passeur est un traître, nous sommes tombés dans un piège, nous sommes dans la gueule du loup. Des képis allemands, diversement galonnés sont accrochés au porte-manteaux. Le café est bourré d'allemands en uniformes. Ils boivent, discutent, rient. Mon père, un peu blanc, serre la main de l'astucieux passeur.

Qui aura l'idée de nous chercher dans un endroit pareil. Nous sommes quand même mal à l'aise. Nous montons l'escalier de l'hôtel avec nos bagages, entrons dans la chambre, nous écroulons sur le lit. Dans la chambre contiguë, une voix gutturale, un rire de femme. Il faudra que je m'habitue à tout ce vert. Nous sommes en zone occupée. Il faudra aussi que je m'habitue à côtoyer des

soldats allemands, à faire semblant de ne pas comprendre ce qu'ils se disent, à arborer un air calme et innocent en les regardant dans les yeux.

Malgré la fatigue, le sommeil fut long à venir, et la nuit courte. Le lendemain, encore une gare et beaucoup de monde. Une longue file qui serpente, qui remplit les escaliers. Ceux-ci montent puis redescendent. On se pousse, on s'écrase, c'est lent, c'est long. En haut du dernier escalier, le quai. Mais avant, contrôle des papiers. La carte d'identité de mon père n'est pas en règle. Il n'a pas le tampon JUIF, qu'ont tous les juifs de la zone occupée. Nous allons encore être refoulés !

Les étrangers, à l'époque, avaient des cartes d'identité longues, en forme d'accordéon. Entre chaque pas que nous faisions pour avancer, posant ses valises à terre, mon père eut le temps de sortir sa carte, de la manipuler, de la plier de façon à ce que le coté où devait se trouver le mot juif était caché. Nous voici devant le soldat casqué. Il prit la carte, l'examina, nous regarda, hocha la tête, nous fit passer. Cette fois c'était la bonne. J'avais les mains moites. Le soir, nous dormions dans nos lits, 13 Rue des Amandiers, Paris 20e.

Paris avait changé. Les panneaux noirs et blancs partout indiquant différentes directions, des lettres, des uniformes, des casquettes, des képis, des affiches : Isaac, pas Isaak, ni chiens ni juifs. Fini le temps de l'insouciance. Mon père retrouva son magasin avec mon oncle Elias et un gérant aryen pour superviser le tout. Moi, je retrouvais ma cousine Rosie.

Nous passâmes notre Certificat d'Etudes et nous nous inscrivîmes au Lycée Hélène Boucher de Vincennes. Ce lycée avait bonne réputation. On le disait de droite et un tantinet antisémite. Est-ce pour cela que nos deux candidatures furent repoussées malgré nos excellentes notes sur le carnet scolaire. Rosie et moi, nous nous rabattîmes sur la 6e du cours complémentaire, Rue Sorbier, Rue de la Bidassoa entre le métro Martin Nadaud et Gambetta. Ce fut la première fois que Rosie et moi nous nous retrouvions dans la même classe. La première et la dernière, car ce fut aussi la dernière année de vie de ma petite cousine. J'écris petite, car bien qu'elle avait trois mois de plus que moi, et me dépassait d'une tête, elle est morte à 13 ans. Moi, j'ai continué à grandir et à vieillir.

Nous nous entendions bien. Rosie avait une paire de patins à roulettes. Mes parents -«Pourquoi t'en acheter, elle va te les prêter». Mais patiner seule n'est pas drôle. Nous trouvâmes la solution. A moi le patin droit, à elle le gauche. Nous patinions de concert, comme des siamoises. Ces moments de jeux nous faisaient oublier pour quelques instants l'époque pénible que nous vivions. Malgré notre inconscience, nous ressentions une certaine angoisse. Nos parents faisaient de leur mieux pour nous cacher la leur.

La petite communauté juive de la Rue des Amandiers et des alentours semblait apeurée. On ne riait plus, on chuchotait. Maman avait des nouvelles d'Allemagne -mauvaises-. Son frère Sally avec sa femme Erna née Heine, et mes deux cousins Walter et Hans avaient réussi à prendre un des derniers bateaux pour Londres. Mes grands-parents paternels plus deux oncles avaient émigré en Palestine. Il restait une soeur à maman, mariée et toute sa famille, son demi-frère, plus un tas de cousins et

cousines proches. Tous vivaient au jour le jour, s'attendant à être expulsés, soit envoyés dans des camps de travail. Ils se préparaient à y travailler consciencieusement jusqu'à la fin de la guerre, qui devait bien finir un beau jour prochain. Personne n'envisageait l'horreur. L'avenir leur paraissait déjà assez terrible. Tout quitter, abandonner son appartement, sa situation, partir avec une petite valise, retourner en Pologne. Incertitude du lendemain. La mort, non, personne n'y pensait.

A Paris, nous n'en étions encore pas là, malgré les brimades, les articles virulents d'antisémitisme, les interdictions, le dernier wagon du métro, plus de cinéma, plus de piscine (nous ne verrons pas Rachel étaler ses chairs grasses sur nos...etc...). Puis, vint le port de l'étoile jaune. C'était un petit morceau de tissu jaune, qu'on nous octroya contre quelques tickets de tissus. Il y avait déjà des tickets de rationnement. Dessus, était dessinée en noir, une étoile avec le mot juif au milieu. Il fallait découper et la coudre soigneusement, à gauche, sur le coeur du juif. Mon étoile était cousue sur un petit boléro. Je pouvais ainsi changer de vêtements, j'enfilais dessus le boléro et j'avais l'étoile. Je n'eus jamais de réflexion désobligeante de personne. Je ne me cachais pas encore, mais je ne provoquais pas.

Mi-mai, le 13 exactement, mon père reçut une convocation anodine. Des centaines d'autres hommes étrangers et juifs également. "Se présenter le matin du 14 à la Caserne de Reuilly, muni de ses papiers[4]". Maman l'accompagna. J'étais en classe. Lorsque je revins à midi, je retrouvais ma mère en larmes, seule. Les hommes, à gauche, les femmes, à droite. Ce fut vite fait. Les policiers français et C.R.S.

n'eurent aucun mal. - «Les femmes vous revenez l'après-midi avec des vêtements et des objets de toilette.»

A dater de ce jour, mon père fut privé de liberté. Ce fut le début de sa longue descente aux Enfers. Les baraques de Beaune la Rolande, dans le Loiret attendaient ces hommes de tous âges, qui, confiants, s'étaient rendus au lieu de la convocation. Le piège s'était refermé. Maman restait seule, dans ce grand Paris, toujours étranger pour elle.

Dès que je commençais à parler français, maman me disait -«Parle-moi en français, pour que j'apprenne». C'est ainsi que s'établissait un dialogue germano-français. Maman fit peu de progrès, et petit à petit, moi, je parlais de plus en plus mal allemand, mélangeant quelquefois les deux langues. Je ne sais pas ce qui se passe avec les enfants bilingues dès leur premier âge, moi je suis devenue bilingue vers 5-6 ans. Actuellement, à plus de 60 ans, il m'arrive souvent de bafouiller au milieu d'une phrase. Un mot me manque, me vient alors aux lèvres un autre, synonyme, est-ce un mot français allemand, yiddish, j'hésite et bégaye. Maintenant j'ai peu l'occasion de parler allemand. Pendant quatre ans, j'ai voulu oublier cette langue et je l'ai vraiment beaucoup oubliée. Je l'ai toujours parlée phonétiquement. Je n'ai jamais été à l'école en Allemagne.

Ma langue maternelle, quoiqu'on puisse en douter, c'est le français. C'est la langue de mes connaissances, de mes écoles. Je suis de culture française. Les livres, la radio, la télé, l'humour, tout est français chez moi. C'est la langue dans laquelle j'ai bercé mes enfants, la langue dans laquelle je pleure, je ris et je rêve.

Mon père interné, maman se débrouilla. Il fallait bien vivre. Mon oncle était toujours dans l'épicerie, sans haute surveillance aryenne. Maman prenait un peu de marchandises et les portait de ses bras minces -qui n'avaient jamais travaillé si dur- chez des clients à domicile. Peut-on appeler cela du marché noir ? Il y a prescription. La fière et élégante femme du «Deutscher» s'était mise à l'ouvrage, courageusement. Elle a vraiment commencer à parler français à ce moment-là. Le désespoir lui donnait une force combative à tous niveaux.

La classe est finie. Je me sens seule. Maman est souvent absente. Mon père, sa haute silhouette me manque. Les joyeuses parties de corde à sauter, patins à roulettes au superbe jardin du Père Lachaise sont terminées. Pourtant le soleil brille et il fait beau.

Paris - Beaune la Rolande, en autocar, une éternité. Nous avons droit à une visite. Maman est nerveuse, c'est l'attente. Nous allons revoir papa. Je suis assise sur la banquette au fond de l'autocar, au milieu. Je mange les provisions emportées par maman. Je mords dans une grosse tomate mûre. Un grand jet rouge, horizontal en jaillit, file tout droit. J'éclabousse toutes les rangées d'épaules devant moi. Des exclamations, les têtes se tournent, d'abord étonnées puis mécontentes. Maman s'excuse pour moi, essuie, essaye de réparer un peu les dégâts. Cramoisie, moi je me pince les lèvres, un fou-rire m'étouffe. Je me retiens. L'incident me paraît drôle, toutes ces taches. Mais personne n'a le coeur à rire. Le car est plein de femmes et d'enfants de déportés.

Le soleil tape. C'est une belle journée. De longues baraques chauffent dans l'air poussiéreux. Des uniformes

français, képis, casques, font les cent pas, surveillent. Les grilles s'ouvrent devant nous. Les chaussures soulèvent la terre sèche, sous notre précipitation. Les hommes arrivent. Les bras s'ouvrent, les corps se serrent, les enfants sont soulevés. Des larmes coulent.

Mon père est toujours aussi grand. Je le détaille avec amour. J'avais oublié sa légère calvitie, ses beaux yeux bruns, sa chaleur, son sourire. Etonnement, nous sortons du camp avec lui. Explication : mon père est devenu économe du camp grâce à ses connaissances en français et en épicerie. Il s'occupe, avec d'autres, de l'approvisionnement en fruits et légumes et autres denrées alimentaires. Il a fait connaissance avec des épiciers en gros, des mandataires, des commerçants qui fournissent le camp. Il sort même librement pour faire les comptes. On l'appelle Monsieur Charles. Son prénom en allemand est Hans, pour les juifs c'est Chaïm, et comme il signe Ch. Hubschmann, le Ch. est devenu Charles.

Monsieur Charles et sa femme vont faire la sieste dans la chambre d'une petite maison prêtée par un commerçant-ami de Beaune La Rolande. J'avais 12 ans. Je savais comment on faisait un bébé, mais la notion d'amour physique, de plaisir sexuel m'était inconnue. La chambre était au rez-de-chaussée. J'attendais donc, dans la cour, que mes parents aient fini de se reposer, un peu étonnée de cette subite fatigue. Ensuite, mon père parla. L'idée d'une évasion l'avait bien effleurée, mais il craignait que sa famille en subisse le contre-coup, qu'on vienne nous chercher, nous emprisonner, nous mettre dans un camp à sa place. Alors il ne bougeait pas.

La séparation fut déchirante et le retour silencieux et triste. La vie continua à Paris et à Beaune la Rolande.

Les vacances scolaires s'étiraient. Je traînais à la maison, je lisais beaucoup. Je mangeais des mandarines. Mon père nous en avait envoyé une grosse caisse en bois. Maman courait à droite et à gauche.

Rentrée des classes pour Rosie et moi. Nous avions d'autres camarades à étoile jaune dont je n'ai gardé aucun souvenir. J'ai retrouvé certaines d'entre elles en 1945, à la fin de la guerre, miraculeuses survivantes comme moi. Nous sommes devenues très amies par la suite. Elles, elles se souvenaient très bien de moi et de Rosie, me racontant même des anecdotes à mon sujet, sur mes manières, mon habillement. J'eus la confirmation de ce que je pensais déjà. Je n'étais pas comme les autres, ni parmi les enfants catholiques, ni parmi les enfants juifs.

Mes origines, ma façon de vivre, de m'habiller, détonnaient. Je ne parlais pas yiddish, mais allemand, j'étais fille de commerçants supposés riches au milieu de filles d'ouvriers tailleurs pour la plupart dans ce quartier du 20e arrondissement, mes petits gants blancs et mon noeud d'organza, notre appartement dit de «luxe» dans un immeuble neuf, maman et ses chapeaux et ses escarpins, femme au foyer. Je leur paraissais comme la fille du châtelain, ainsi que Rosie qui en plus avait un piano.

La Rue des Amandiers était une longue rue qui commençait vers le métro Père Lachaise, par le n° 13, ma maison, qui bien que première de la rue, avait été construite la dernière en 1932-33, et se terminait vers le milieu de la Rue de Ménilmontant, n° 100 et plus. C'était

une rue animée, vivante et commerçante, bordée de vieux immeubles comprenant de petits et pauvres logements. La plupart du temps, l'eau se trouvait sur le palier ainsi que les W-C à la turque. Un porche souvent s'ouvrait sur une longue cour pavée. De chaque côté, de nombreux escaliers A, B ou C, montaient vers des chambres qui comprenaient tout en une pièce : le lit, la table, les chaises, le réchaud, la cuvette et le broc. Une porte sur un mur s'ouvrait sur des planchettes supportant la vaisselle et les provisions.

Mais les habitants étaient amiables, actifs et cordiaux. Ils étaient pauvres, mais travailleurs. On pouvait sortir le soir en toute sécurité. C'étaient une rue et un quartier honnêtes.

Nous retournâmes encore une fois à Beaune la Rolande. Il faisait moins beau. Un sombre pressentiment nous étreignait. Papa me parût plus maigre, les joues pendantes et pâles. Il s'inquiétait beaucoup pour nous, et nous pour lui. Combien de temps allait durer cette situation. De mauvais bruits couraient. Rien de précis. La séparation pesait. A quand la prochaine permission de nous revoir.

Brusquement, un soir qui aurait dû être un beau soir, Madame Rothstein, dont le mari était interné avec mon père, nous fit prévenir que celui-ci et son mari venaient de s'évader et étaient cachés tous les deux chez elle. Les Rothstein faisaient partie du petit groupe d'amis «galicianer» de mes parents. Intellectuels fins et cultivés, parlant allemand bien sûr, ils étaient devenus à Paris de simples commerçants en alimentation, comme mon père, mais avaient gardé leurs manières aimables et raffinées.

Les fuyards s'étaient cachés dans un camion de légumes avec le consentement du conducteur qui les avait déposés devant le domicile de Monsieur Rothstein. A cause du couvre-feu, maman avait dû attendre, tremblante de joie et d'émotion, le lendemain matin pour revoir mon père. Lorsqu'elle arriva Rue Jean-Pierre Thimbaud, métro Couronnes, elle trouva son amie échevelée, sanglotante. Les deux hommes avaient été repris. Interrogé, le chauffeur de camion avait tout raconté et donné l'adresse du lieu où il les avait laissés. Maman ne revit jamais son mari, ni moi mon père.

A leur retour au camp, ce fut la bastonnade, les coups pleuvaient sur les malheureux évadés. Peu de temps après, les camps de Beaune la Rolande et Pithiviers furent vidés, direction Auschwitz, dans des wagons à bestiaux. Mais ça, nous le sûmes qu'au retour des rares rescapés. Monsieur Rothstein fut l'un d'entre eux. Nous eûmes son témoignage. Il reprit son magasin, aidé de sa femme. Il avait beaucoup changé. Il était devenu nerveux, parlait vite, ou ne parlait pas, irascible, un peu fou. Au sujet de mon père, devant les supplications de maman qui voulait tout savoir, il nous a tout raconté. Mais jamais plus, il ne parla de cette période, et de ce qu'il avait enduré. Le regard effaré, par moment le teint rouge, d'autres fois tout blanc, il s'était tu à jamais sur ces années de cauchemars.

Après la capture de mon père, nous eûmes nos propres problèmes. Maman, qui s'était fait des relations parmi les juifs du quartier, revint un jour affolée. Une femme, bien renseignée par un employé du commissariat du 20e, place Gambetta, prétendait que la nuit serait chaude ! Une rafle était prévue. Les juifs devaient fuir, se cacher. Mais où ?

Vivait, au 6e étage dans le bâtiment au fond de la cour, une petite dame, plus très jeune, couturière de son état, chez qui maman s'était fait faire quelques habits de temps en temps. Madame Delmont s'usait les yeux et les mains, jour et nuit, pour élever son petit-fils Guy. Sa fille était morte jeune et Guy-Guy n'avait pas de père. On disait que sa mère avait vécu une belle histoire d'amour avec son patron. Le bruit courait même que c'était un juif. J'aimais monter chez Madame Delmont. Il régnait dans son petit appartement un désordre qui me ravissait, habituée que j'étais à l'ordonnance toute allemande de maman. J'aimais ça, ces fouillis de petits morceaux d'étoffe de toutes les couleurs, cet éparpillement de catalogues et gravures de mode, cette odeur de tissus et de fer à repasser chaud.

Comment maman put-elle convaincre Madame Delmont, elle qui parlait encore si mal français. Pourtant elle monta au 6e, discuta, pleura puis pria et moyennant une petite somme, nous passâmes la nuit par terre au milieu des ballots et rouleaux de tissus, à côté de la machine à coudre, au pied du mannequin. Maman crut longtemps que la petite goutte de sang juif de Guy-Guy avait attendri la vieille dame. Au fait, quel âge avait-elle ? Pour moi, c'était une grand-mère, elle en avait l'aspect, menue et voûtée à force de pédaler sur sa machine. Réveillée tôt à cause de l'inconfort de ma position, je regardai à travers les rideaux de la fenêtre. J'avais, sur le côté à ma droite, un mur très bas et une vue superbe sur la courte Rue Houdart. Nous étions le 16 juillet 1942.

Cette date, ma chérie, mon amour de petite fille, il ne faut jamais l'oublier. Pour les juifs de France, c'est l'enfer qui commence l'horreur, et pour la plupart la mort.

Je regarde et ne comprends pas bien. Un bruit assourdi de voix monte jusqu'à moi. Instinctivement, je n'ose pas ouvrir la fenêtre. En bas, de gros cars noirs de police barrent les deux entrées de la rue. D'autres sont au milieu. Je vois des silhouettes qui se déplacent, des gens qui marchent seuls ou en groupes. Ca remue, ça bouge. Maman non plus, ne comprend pas. On ne distingue pas bien. Nous reculons de la fenêtre. Nos coeurs battent fort. Le temps passe. La Rue Houdart s'est vidée. Elle est redevenue normale, calme. Nous n'osons sortir et attendîmes le soir.

En descendant, la concierge nous renseigne. C'était ça, la rafle. On a ramassé, emmené les juifs étrangers de tous âges, du vieillard au bébé, dans des cars, des autobus, direction, nous le sûmes plus tard, le vélodrome d'hiver. On a frappé chez nous, personne. Les scellés ont été apposés. On a frappé chez Rosa. Mon oncle a ouvert. Prévenu par maman, il se croyait protégé. Il avait un papier comme quoi il travaillait dans un atelier de fourrures fournissant l'armée allemande. On ne l'a pas touché, mais on a attrapé ma tante Vita et ma cousine Rosie, malgré les supplications de mon oncle. Les hommes de la police française sont impassibles devant les larmes.

La Rue des Amandiers, les rues avoisinantes, tout Paris, tous ont été nettoyés de leurs juifs. La boulangère a sauté par la fenêtre. Embarquée, les deux jambes brisées.

Nous errons, apeurées sur le Boulevard de Ménilmontant. Rencontrons mon oncle Elias. On a du mal à le reconnaître. Il est comme fou, parle de Vita, de Rosie, sa raison s'est égarée. Nous nous quittons très vite. Il ne faut

pas se faire remarquer. Où aller ? Il faut dormir quelque part. Si nous allions nous cacher dans la synagogue ? Non, mauvaise idée. Retournons Rue des Amandiers. La nuit est tombée.

Comment avons-nous atterri chez les Tabak, juifs français, mystère. Maman où es-tu, ma mémoire s'effiloche. Monsieur Tabak était un juif pieux, pratiquant à barbe et chapeau rituel. Avec sa femme, ils avaient un petit magasin de vêtements et logeaient derrière. La foi le guidait, le soutenait. Au risque de sa vie et celle des siens, il nous hébergea et nous nourrit. Nous n'étions pas les seuls. Six ou sept personnes dormirent avec nous, à même le sol, remerciaient Dieu et Monsieur et Madame Tabak. Je n'étais pas encore fâchée avec la religion. Le lendemain, nous sortons un à un. Maman se décide. Nous rentrons chez nous. Nous faisons sauter les scellés, effaçons leurs traces. S'ils reviennent, nous n'ouvrirons pas. Et s'ils font sauter la porte ? «C'est du provisoire», dit maman. On va réfléchir.

Tout le monde connaît maintenant ce que fut la rafle du Vel. d'Hiv. et ce qu'elle représente. Il y a même des photos de ce que furent ces longues heures, ces jours épouvantables dans la chaleur, la soif, les excréments. Bien gardés par les policiers et C.R.S. français, ni les cris, ni les pleurs des enfants, des femmes enceintes ne trouvèrent grâce à leurs yeux. Quelques femmes de la Croix Rouge, démunies, épouvantées, marchaient au milieu des corps étendus sur les gradins de pierre. Cela, nous le sûmes qu'à la fin de la guerre. D'autres, écrivains, journalistes en ont, par la suite, suffisamment parlé. Des articles, des livres ont paru.

Ma petite cousine Rosa, avec ses taches de rousseur, ma belle tante Vita avec ses boucles brunes l'ont vécu, mais n'en sont pas revenues. La petite fille n'est jamais devenue une femme comme moi, sa cousine Ruthy.

En 1945, j'ai lu une lettre qu'elle avait envoyée à sa concierge de Beaune la Rolande, où elle avait remplacé son oncle, mon père. J'ai pleuré en la déchiffrant -«On m'a séparé de ma petite maman». Disparues toutes les deux, un peu de cendre, de fumée parmi six millions d'autres. En 1943, mon oncle Elias se faisait prendre à son tour en zone dite libre et fraîchement occupée. Il est allé rejoindre dans la mort, sa femme et sa fille bien aimées.

Nous voilà donc, pour le moment, dans notre appartement. Nous nous déplaçons silencieusement, en chaussettes. Maman se débat comme une tigresse. Le désespoir la stimule. Rue de Ménilmontant, habite Monsieur Brisset (ou Bisset, excusez-moi Monsieur), un grossiste en alimentation qui connaissait papa. Nous allons le voir. Maman parle, l'apitoie. Au 7e étage, il a une chambre de bonne. Il veut bien nous y loger. Nous retournons chez nous prendre quelques affaires. Nous montons à pas de loup précédées par la gouvernante de ce monsieur -il est célibataire- mise dans la confidence. Nous sommes un peu à l'étroit, mais sauvées.

Quelques jours se passent. Maman descend prudemment pour le ravitaillement et les nouvelles. Il n'y a plus eu de rafles, mais on arrête les gens dans la rue. Les contrôles se font plus fréquents. Je m'ennuie un peu là-haut. Je me regarde dans la glace. Tiens, j'ai un sourcil plus long que l'autre ! Des ciseaux, je me coupe une touffe de poils qui depuis repousseront tout droits et raides. Je commence à

écrire des poèmes, mon journal. Je déchire le tout. J'ai bien fait. Je suis restée vivante. Le journal de la malheureuse petite Anne Franck a beaucoup plus de valeur.

Maman fait le ménage, sans bruit, mais à fond. Elle aussi s'ennuie et oublie le présent en s'activant. Et puis maniaque de la propreté, elle l'est. Madame la gouvernante monte. -«Vous êtes obligées de partir, les voisins du dessous se doutent de quelque chose». Maman a secoué ses chiffons, pleins de cheveux et de poussières par la fenêtre. Nous quittons à regret cette bonne cache.

Merci Monsieur Brisset ! Grâce à lui, nous sommes restées vivantes. Cet homme, tout simplement, sans vraiment nous connaître, au péril de sa propre vie, à mis à notre disposition, un refuge dans sa maison. Nous sommes allés le voir, à la fin de la guerre. Il a été très peiné en apprenant la mort de mon père et heureux de nous revoir. Son geste à lui, lui paraissait normal.

Nous retournons dans notre petit appartement. Personne n'est venu. Les serrures n'ont pas été forcées. Pas de seconde visite de gendarmes. A partir de ce moment, tout ne fut que question de chance. Nous avions très peu d'argent, peu de relations, nous étions seules, sans homme. Maman parlait mal la langue, et malgré tout, nous avons réussi à nous en sortir. Beaucoup étaient plus riches, plus futés, plus débrouillards que nous, et se sont fait prendre. La chance, elle nous a accompagné pendant toute ces années.

Il fallait fuir, quitter Paris. Prudemment, nous sortons dans la rue, parlons avec les quelques rescapés de la grande rafle. On s'échangeait des renseignements, des

adresses. Certains devaient déjà avoir des relations avec des "mini-résistants". D'abord, où aller ? En zone libre, bien sûr.

Un nom nous vint à l'esprit : le Mayet d'Ecole, près de Gannat, près de Vichy aussi ! Bonne cachette !

Maman, toujours formidable, se procura en premier lieu, de fausses vraies cartes d'identité françaises au nom de Belhomme, grosse rigolade, c'était la traduction intégrale de notre vrai nom : Hubschmann. -«Belle dame, plutôt, disait-on galamment à maman, Hubsche Fraü». Une adresse bidon, un lieu de naissance dans un petit village d'Alsace, pour justifier l'accent de maman en cas de contrôle. Heureusement qu'il n'y en eut jamais. Si maman ouvrait la bouche, nous étions prises, car il n'y avait pas que l'accent !

On paya ces cartes, puis maman se mit en devoir de cacher chez des voisins, un peu du contenu de notre appartement. Un charcutier-traiteur, Monsieur Barrat, face au 13 Rue des Amandiers, le confiseur-bonbons fins à droite, un médecin, le Dr Boccart, Avenue Gambetta, furent sensibles à notre désarroi. Nous leur apportâmes des valises pleines d'édredon, de couvertures, de draps. Ces gens charmants, que nous connaissions à peine, ont gardé, pendant des années, ces paquets encombrants, uniquement par charité humaine.

Comment ne nous sommes-nous pas fait remarquer à trimballer ces valises dans la rue, mystère ! La directrice de mon école, Madame Croizin, y eut droit aussi. C'était une femme au grand coeur. Vivaient toujours avec elle, une enfant réfugiée espagnole, soit une fillette de

Madagascar. Au moment du port de l'étoile jaune pour les petits juifs et juives, elle expliqua à tous les élèves, ce qu'il fallait en penser, ce que, elle, elle en pensait.

Boulevard de Ménilmontant, un juif turc, cordonnier de son état, cloua deux semelles en caoutchouc sur une paire de chaussures de maman. On glissa à l'intérieur de chacune, un billet de quelques dollars.

C'était notre réserve en cas de coup dur. Nous lui apportâmes également quelques affaires à garder, les juifs-turcs n'étant pas alors inquiétés. Celui-ci le fut. Son appartement vidé, nos effets disparurent avec les siens. Puis ce fut le tour des objets plus délicats, vases et coupes en cristal, en porcelaine fine, argenterie, mon énorme poupée en porcelaine : Inge, etc... Destination : une famille catholique amie, de l'immeuble au fond de la cour et notre concierge, toutes les deux au courant de notre présence et de notre départ imminent.

Il nous fut raconté plus tard, mais les gens sont si méchants ! Qu'en 1943 ou 1944, notre concierge maria son fils et qu'il eut un fort joli trousseau. A la Libération, lorsque nous réintégrâmes non sans mal notre appartement vide, par délicatesse, nous faisions semblant de ne pas reconnaître dans la loge quelques bonbonnières et autres bricoles cristal et argent, qu'elle avait probablement gardées en souvenir de nous. Nous récupérâmes tout, absolument tout, les valises, les vases, la poupée.

Il y avait un jeune gendarme parmi les membres de la famille de l'immeuble du fond. Il promit de nous accompagner à la gare. Sa femme prit les billets. Le soir,

nous voilà de nouveau à la gare avec nos valises et nos sacs, une gare pleine de voyageurs et de militaires allemands. Le policier et sa femme nous précèdent de quelques mètres, nous indiquant de ce fait la direction, le quai à prendre. Je pense qu'en cas d'arrestation, ou de contrôle, ils seraient partis à juste titre. Mais cela n'arriva pas, et moralement, ils nous furent d'un grand secours.

Maman réussit à avoir une place assise. Moi, j'étais à côté de nos bagages dans le couloir bondé. De temps en temps, j'allais m'asseoir sur le siège des toilettes, qui, vu la foule, étaient inaccessibles sauf pour les proches, et c'était mon cas. Je m'y endormis plusieurs fois malgré le bruit des rails et des secousses. Notre passage de la ligne de démarcation devait se faire à Dax. C'était loin, mais le renseignement était sûr, disait-on, ainsi que le passeur. Les survivants de la Rue des Amandiers s'étaient organisés. Dax, le passeur, les pièces d'identité venaient d'eux.

A ce moment précis, j'ai des lacunes. Est-ce à force d'avoir voulu oublier ces moments pénibles de peurs et d'angoisses, que j'ai vraiment fini par les oublier. Nous avions roulé toute la nuit, alors comment se fait-il que je nous revois nuit tombée, précédées par un monsieur inconnu, ami de mon père passant devant de hautes grilles. Derrière quelques silhouettes se devinent. Des doigts accrochés aux grillages, des yeux qui brillent. Le monsieur accélère le pas, nous suivions le coeur battant et serré. Une impression bizarre, panique, nos mains sont moites. Un instinct de conservation incompréhensible nous fait presque courir. Sans le savoir, nous venons de longer le camp d'internement de Gurs. Il me manque une journée, et qu'avons-nous fait de Dax à Gurs ou l'inverse. J'ai un trou dans ma tête que je comblerai jamais. Maman n'est

plus là. Je m'en veux. J'aurais dû mieux la questionner, prendre des notes.

Un appartement faiblement éclairé, un long corridor déjà encombré, encore plus avec nos valises. Des gens qui parlent bas. Le monsieur nous présente. Je somnole. Avons-nous passé le nuit chez ces personnes-là, je le pense. La journée suivante nous sommes assises dans de hautes herbes. Il fait beau. Un vrai pique-nique, sans rire et sans bouger. Nous attendons le passeur. La nuit est tombée. L'herbe s'anime. Des voix, une petite troupe se forme. -«Suivez-moi, et surtout pas de bruit». Un homme commande, nous lui obéissons. Une file s'étire dans le noir, petite colonne en marche.

Encore des herbes, puis des cailloux, des buissons, un pont sur un torrent, en bas une maisonnette éclairée, des rires, des voix gutturales que je reconnais, le coeur saute dans ma poitrine, ma chaussure se coince dans un rail, je reste en arrière. Maman ne me voit plus dans l'obscurité ; pousse un cri. Le passeur est sur elle. -«Silence», il chuchote. La troupe s'arrête, tremble. S'il nous laissait tomber ? A cause de maman ? Non, c'est un honnête homme, il a été payé, il nous conduira jusqu'au bout. Et nous marchons, marchons…

Une grande bâtisse, genre ferme, nous nous y engouffrons. Ca y est ! Nous sommes libres, nous sommes en zone libre. Nous nous regardons, hommes, femmes, adolescents. Nous avons réussi. Tiens, il y a même un curé en soutane avec nous. Une légère collation, puis enroulés dans une couverture à même le sol, nous passons notre première nuit sur terre d'asile.

Le lendemain matin, dispersion. Nous montons dans une légère carriole conduite par un habitant du coin, vers la gare de... ? Une dame blonde monta avec nous, et fouette cocher ! Alors maman commença à parler, à parler de nous, juives, de mon père interné, de nos cartes d'identité, du passeur. Les nerfs à vif, elle vidait son coeur. Son accent seul suffisait à nous trahir, en plus il y avait les détails. Au fur et à mesure que nous roulions, la dame blonde, probablement juive elle aussi, pâlissait. Elle avait bien essayé d'arrêter le flot de paroles de maman, impossible. On avait beau être en zone libre, le franchissement illégal de la ligne était interdit. Au milieu du trajet, la dame fit stopper la carriole et descendit avec son léger bagage. Elle préférait encore la marche à pied à la compagnie d'une femme aussi dangereuse et bavarde que maman.

Après quelques changements de moyens de locomotion, nous arrivâmes enfin au Mayet d'Ecole. Nous louâmes une petite maison inconfortable, mais nous étions heureuses d'avoir un toit et d'échapper aux rafles et aux contrôles policiers. Nous nous organisâmes. Le Mayet d'Ecole était un petit village avec des habitants très riches; du gros marchand de bestiaux aux métayers aisés, et des moins riches avec une vache et quelques poules. Mais tous vivaient dans une grande abondance de nourriture. Veaux, vaches, cochons, couvées, légumes, fruits, grains, huile, savon, alcools, rien ne manquait. Discrètement le marché noir sévissait. Chez le polak d'en haut, les képis allemands se dérangeaient en personne.

Grâce à Madame Charret, l'institutrice qui nous avait en grande amitié, le village nous accepta. Il nous connaissait déjà en tant que réfugiées de l'exode. Grâce à maman, il

n'avait pas fallu longtemps pour que tout le monde soit au courant de nos origines et de notre religion. Le village respectait Madame Charret, malgré ses opinions, trop laïques anticléricales. Elle donna l'exemple en nous intégrant à la classe, à la communauté, et la communauté suivit. Notre nom était imprononçable, maman, toujours très propre et bien mise, était appelée respectueusement «Madame la juive», et moi «Jeannine, la petite juive», comme on disait «le polonais d'en haut, le polonais d'en bas».

Toujours grâce à Madame Charret, le secrétaire de mairie nous donna des cartes et des tickets de rationnement. Monsieur et Madame Labbe étaient des gens de la ville, retirés au Mayet d'Ecole. Nous arrivions à nous faire vendre un peu de lait, des oeufs, de temps en temps un poulet ou un lapin au prix normal. On ne nous vendait pas volontiers, n'osant pas nous faire payer le prix fort du marché noir. Alors, pour nous, souvent les vaches n'avaient plus de lait et les poules ne pondaient plus. C'est à cette époque que je suis devenue goinfre. Tout était bon à manger, même la graisse de boeuf qui collait au palais en se refroidissant. Par contre, lorsqu'un voisin tuait un cochon, nous avions droit à un morceau de porc et de boudin frais, en cadeau. Je n'ai jamais depuis mangé quelque chose d'aussi bon que ce rôti de porc. J'en ai encore le goût délicieux dans la bouche, goût jamais retrouvé.

J'ai l'impression de donner de notre vie au Mayet d'Ecole, une vision trop idyllique. L'absence de mon père nous rappelait à tout instant combien notre situation était précaire. Sans électricité, sans nouvelles, nous vivions dans la crainte de l'inconnu. Les événements nous étaient racontés par cette femme admirable qu'était Madame

Charret. Nous attendions, en étant à l'abri provisoirement, jusqu'à l'entrée des allemands bien sûr.

Le château d'enfants juifs existait toujours à Brout-Vernet, ainsi que Monsieur Cogan et sa famille. A la rentrée des classes, en septembre, je retournais dans celle de Madame Charret, malgré mon année aux cours complémentaires. Nous changeâmes de maison. Celle-ci était plus au centre, vers la place de l'église, au bord de la route, comme la plupart des maisons du Mayet d'Ecole. C'était une route très fréquentée, sur laquelle de nombreux chats et chiens laissèrent leur vie. Nous n'avions aucun confort, pas d'électricité, un petit poêle à trois pied servait pour la cuisine et le chauffage. L'eau était tirée du puits avec un seau et une manivelle. Je crois que vaisselle, couverts, cuvette, broc et meubles étaient fournis. Il y avait deux chambres, table, chaises, buffet dans l'une, deux lits et une armoire dans l'autre. Les draps, oreillers, couvertures, édredons, nous furent prêtés par une sainte femme.

Il n'y avait pas d'autre mot pour qualifier cette personne, Madame Lafont, qui nous permit d'user son linge de maison pendant quelques années, uniquement par bonté, uniquement parce qu'elle savait que nous en avions besoin. C'était une simple paysanne, toujours de noir vêtue, cassée en deux par une scoliose déformante. Elle était d'une délicatesse rare. Sa fille unique aussi. Née avec les deux oreilles collées, celle-ci était pratiquement sourde. Vivaient avec elles un homme petit, robuste, rougeaud, le papa, et un tonton âgé et timide. Je me suis toujours demandée comment cette femme si fine et réservée avait pu faire un enfant. Cela semblait un viol. La fille, la petite Marie, comme on la surnommait, n'avait pas d'âge, jeune

encore, vingt, trente ans ? Pudique et souriante comme sa mère, elle lisait beaucoup. Généreuse, elle mit tous ses livres à ma disposition. Je les dévorais tous, de la Semaine de Suzette, en passant par la Bibliothèque Rose et Verte, Rouge et Or, terminant par les romans d'amour découpés dans les journaux et soigneusement cousus ensemble pour former des livres.

Le Mayet d'Ecole n'était pas antisémite ; un juif, connais pas ! «Nous n'avons ni cornes, ni queues», disait maman. Les villageois n'avaient aucune idée de la religion juive. -«Pourquoi ne vas-tu pas à la messe. Quand as-tu fait ta communion ?» Ils nous considéraient plus comme des parisiens que comme des juifs, des étrangers au village, oui. Depuis une trentaine d'années au Mayet d'Ecole, notre propriétaire nous disait -«Je ne suis pas d'ici, je suis de Jensat», distant de 8 kilomètres. Jamais, je n'eus de remarques désagréables. Je n'étais pas d'ici, c'est tout. Comme d'habitude, je ne me sentais pas pareille aux autres, mais je n'étais pas mal à l'aise.

Une qui n'était pas pareille aux autres, c'était une ravissante jeune femme, aux longs cheveux bouclés. Elle se déplaçait dans un fauteuil roulant qu'elle actionnait à la main. Elle avait eu la polio et on remarquait ses deux jambes molles qui reposaient sur le marchepied. Toujours élégamment vêtue comme une dame de la ville, très maquillée, elle tricotait, crochetait, lisait. Sa bibliothèque bien fournie me fut un régal. Quelques expressions m'échappaient. Répondre à quelqu'un était une faute. Avoir un béguin -dans le dictionnaire- béguin : petit chapeau, etc...

Quelques personnages différents me reviennent en mémoire. Le garde-champêtre qui tambourinait pour les grandes occasions. Le sabotier qui remplissait ses sabots finis avec du papier qu'il déchirait d'un gros album d'échantillons de papiers-peints. Il m'en donnait quelques feuilles avec lesquelles je couvrais mes cahiers et livres d'école. J'enviais le pharmacien à la retraite qu'il prenait au Mayet d'Ecole, qui faisait avec sa femme tous ses trajets dans une petite voiture à pédales. Ils étaient assis un peu allongés en arrière, comme j'ai vu plus tard les pédales sur la mer. C'étaient de riches retraités, du moins ils me paraissaient tels à l'époque.

Autour de la place de l'église, à côté du petit monument aux morts de l'ancienne guerre, il y avait, outre le sabotier, un boulanger et un café. A l'endroit plus bas, où la route devenait en pente, l'école jouxtait la mairie. Monsieur Charret, le mari de l'institutrice était électricien. Le père de Jacques et Louis, mes camarades de classe, était maçon. Il y avait deux femmes de prisonniers. L'une sage, l'autre pas. Peu avant la Libération, cette dernière mit au monde, non pas un, mais deux enfants, des jumeaux. Le mari revint, bon prince, il pardonna.

La plupart des habitants étaient des paysans, ça allait d'une vache aux troupeaux, d'une chèvre à la douzaine. On tondait d'énormes moutons qui en ressortaient tous maigres et pelés. Le maréchal-ferrant était notre voisin. Cela sentait fort la corne grillée. Il y avait beaucoup de Lafont. On les distinguait en rajoutant leur nom de jeune fille, Lafont-Maillart, Lafont-Bardin. C'était un village où tout le monde travaillait, même les mémés rabougries qui écossaient les haricots ou tricotaient des chaussettes avec la laine écrue de leurs moutons.

Rien dans ma vie de tous les jours, laissait transparaître cette angoisse permanente et tenace dans notre for intérieur. Je vivais comme une petite paysanne. A la saison des battages, je portais les gerbes de grains à la machine, les yeux pleins de poussières, aux vendanges, je coupais les grappes les doigts enflés par les piqûres de guêpes et d'abeilles. On aidait aux cuisines. Le soir, le dos scié en deux, maman et moi avions droit au festin servi dans la grange sur de longs tréteaux de bois.

Tout le monde était gai, c'était bruyant. Certains poussaient la chansonnette. Malgré ces grandes agapes où les boissons étaient généreusement servies, je n'ai jamais vu d'hommes ivres ou titubants. Mes poumons respiraient le grand air sain du Bourbonnais. A la lueur de la lampe à pétrole, je jouais à d'interminables parties de manille avec Jacqueline, sous l'oeil bienveillant de sa mère. Le dimanche, nous nous promenions dans les champs tout un petit groupe, mixte, comme la classe. Les filles gloussaient comme il se doit. Les garçons se dandinaient. C'était très innocent.

Un jour, une grosse boule me poussa dans la gorge. -«Abcès froid», diagnostiqua le médecin de la maison d'enfants de Brout-Vernet. Cela se résorba tout seul. Nous y allions à pied, quatre kilomètres. Il y avait également à Brout, une boucherie qui vendait de la viande contre nos tickets. Au cause des souris qui grignotaient nos maigres réserves nous eûmes même un chat. Il dormait si près du poêle qu'il avait les poils d'un côté tous grillés.

Je reconnaissais les épis de blé et ceux d'orge ou d'avoine. Je comprenais le patois, et j'essayais dans mon parler de

prendre l'accent du pays. J'étais bêtement fière de ma différence et pourtant je voulais être comme tout le monde. Lorsque mes chaussures de Paris furent usées, maman, à ma demande, m'acheta une paire de sabots. Depuis longtemps, j'enviais mes camarades qui laissaient leurs gros sabots de bois à l'entrée de la classe pour n'y garder que les petits chaussons qui allaient avec. Hélas, je ne pus pas marcher avec. J'avais les pieds pleins de bleus et de douleur. La deuxième paire, en cuir noir sur le dessus et semelle de bois en dessous, je m'y habituais mieux. C'était avec joie que je faisais claquer ces sabots en soulevant le talon épais. Le dessus du pied me fit d'abord un peu mal, mais j'insistais et je réussis à être parfaitement bien avec.

Il était de coutume le 1er janvier de présenter à notre institutrice tous nos bons voeux et de lui offrir un présent quelconque. Nous n'avions rien. Alors, la veille, maman râpait quelques pommes de terre, les pressait, en recueillait le jus qu'on laissait évaporer. Il en restait une poudre blanc sale, de la fécule de pomme de terre. Elle réussissait avec un oeuf à en faire une pâte qu'elle farcissait d'un peu de noix, de fruits. On roulait le tout et on cuisait dans le four de notre petit poêle. Madame Charret a toujours -gentiment et poliment- affirmé que c'était bon. Je pense plutôt qu'elle était attendrie par notre geste. En retour de ces petits cailloux grisâtres et trop ou pas assez grillés, nous recevions une petite broche et quelques friandises.

Nos économies fondaient. Monsieur Labbe, le secrétaire de mairie, nous avait dit gentiment -moitié j'y crois, moitié j'y crois pas- «Vous les juifs, vous vous soutenez tous. Si vous avez besoin d'argent, vous allez en demander à Rothschild !» Hélas, on aurait bien voulu que ce soit vrai !

Malgré tout, maman réussit à m'acheter pour trois fois rien, un vieux vélo de femme noir. Grâce à une boite de rustines, je devins championne pour réparer les trous dans les vieilles chambres à air. J'appris également à me servir avec souplesse de cette première bicyclette. J'essayais avec maman, elle n'y parvins jamais. A moi, Brout-Vernet, en quatre coups de pédale.

Tout bascule brutalement avec l'entrée des allemands en zone libre. Madame Charret était pâle et tremblait pour nous. De noirs pressentiments nous envahissaient. La peur était là, revenue, un peu oubliée. Tous les mauvais souvenirs refluaient. De nouveau, il aurait fallu fuir, mais où ? Bien sûr, nous restâmes. Personne ne savait que nous étions au Mayet d'Ecole, et avec un peu de chance... et nous en eûmes.

Une nouvelle année scolaire. Je ne pouvais décemment pas retourner encore dans la classe de Madame Charret. A neuf kilomètres était Gannat, petite ville provinciale. Il y avait un cours complémentaire qui allait de la sixième au Brevet Supérieur permettant l'entrée d'élèves à l'Ecole Normale d'institutrices. Aussi inconsciente du danger l'une que l'autre, maman et moi décidâmes que j'irai m'y inscrire. La directrice, Mademoiselle Désormières, était une personne charmante, grande et forte, roulant les r, un peu à la manière de Colette. Je lui racontais tout, avec les détails. Très sensible, les larmes aux yeux, elle m'accepta comme demi-pensionnaire en classe de quatrième.

Mon vieux vélo fut à la hauteur de ce que je lui demandais, mes mollets aussi. Matin et soir, aller et retour, deux fois neuf kilomètres, je pédalais courageusement par tous les

temps, toutes saisons, pendant un an. Souvent j'étais seule pendant le parcours. De temps en temps, me doublait la petite voiture d'essai des pneus Michelin. J'aurai pu me faire agresser, assassiner ou violer, l'idée ne m'a jamais effleurée. Pourtant, lorsque me dépassait une voiture W.H. bourrée d'allemands en uniforme, je me ratatinais sur mon vélo, essayant de me faire le plus petit possible, de disparaître, d'être invisible. Rien n'arriva jamais durant toute l'année scolaire.

J'étais une élève moyenne, avec de grosses lacunes en maths, forte en français, et en langues évidemment. Mademoiselle Désormières assumait également les fonctions de professeur de français et littérature. Grâce à elle, j'ai appris à aimer les beaux textes, les poèmes, les classiques. Elle avait un don magique. Par sa voix puissante, un peu rocailleuse à la manière des grandes tragédiennes, on frissonnait d'émotion. Le silence régnait lorsqu'elle lisait. Tour à tour, tendre, émouvante, orgueilleuse et dure, elle nous emportait hors du temps.

A la mort du loup, du pélican, les élèves avaient les larmes aux yeux. Mademoiselle Deso, comme on l'appelait familièrement, merci ! Elle devenait la gracieuse Chimène, le rude Cid Campéador. On a adoré et pleuré avec elle sur les jeunes mortes de Victor Hugo et Lamartine. Même encore maintenant, lorsque dans un livre un poème est écrit, il faut que je me le lise à haute voix. Après, je ferme les yeux et je revois la haute silhouette de mon cher professeur de français. Elle habitait avec l'ancienne directrice du cours complémentaire à laquelle elle avait succédée, Mademoiselle Rochebillard.

J'admirais Deso de n'avoir pas abandonné la vieille directrice et de vivre avec elle. Bobi s'occupait encore de l'économat. Deso et Bobi, cela m'attendrissait. J'étais très innocente. Bien des années après, j'appris que ces deux demoiselles vivaient ensemble un grand amour passion. Deso et Bobi me protégeaient et étaient prêtes à me prévenir de m'enfuir si une casquette indésirable se profilerait à l'horizon.

A midi, je mangeais à la cantine. J'étais tellement affamée que je dévorais tout. Pourtant, tout n'était pas bon, loin de là. Je me souviens spécialement d'une omelette à la poudre d'oeufs qui sentait fort le pourri. Mes camarades n'en voulurent point et sortirent de leurs petits paniers jambon cru et saucisson de leur ferme. Moi, je me régalais avec leurs omelettes. J'en mangeais une quantité énorme, ravie de l'aubaine.

Depuis que je parlais français, je me suis tout de suite exprimée sans aucune trace d'accent étranger.

Est-ce par provocation ou parce que moi aussi je déclamais bien que Madame Charret me choisit pour réciter un poème, le 11 novembre devant le monument aux morts, devant tout le conseil municipal et les anciens combattants et leurs familles ; moi qui n'étais même pas française sauf sur notre fausse carte d'identité. Mon père, je ne sais pourquoi, avait gardé la nationalité polonaise. La plupart des autres juifs étaient apatrides.

Avant la guerre, toujours fière, je l'étais aussi d'être polonaise. Apatride ! Pouah ! C'était pour moi un S.D.F. d'aujourd'hui. Lorsque j'y pense, polonaise ! Quelle dérision, appartenir à ce peuple viscéralement antisémite.

Lorsqu'un juif, en Pologne, échappait aux allemands, le polonais le désignait lui-même du doigt ou allait le dénoncer en riant. Même après la fin de la guerre, il y eut encore des pogroms, des massacres de malheureux juifs survivants. Les polonais arrêtaient les trains, faisaient descendre les hommes qui devaient baisser leur pantalon. Les circoncis étaient assassinés. Le polonais d'en haut était trop occupé avec sa nombreuse famille et son marché noir avec les allemands. Le polonais d'en bas nous faisait peur. Il transpirait la haine. Lorsqu'il pouvait acculer maman dans un coin, il lui débitait -en polonais- des menaces contre notre vie. Il disait qu'il allait nous dénoncer. S'il ne l'a pas fait c'est, je pense, parce qu'il parlait à peine le français et qu'il était lui-même étranger en France. Ah, si nous avions été en Pologne...

Nous habitions à trois maisons de l'épicerie-mercerie. Notre coeur s'affolait lorsqu'une voiture allemande s'y arrêtait. Un officier en descendait et s'y dirigeait pour téléphoner. Madame Simonin, l'épicière avait le téléphone. Il aurait suffi qu'au même moment un client dans le magasin dise -«Tiens, voilà Madame la juive qui passe» pour que l'allemand dresse l'oreille, et nous aurions été embarquées vite fait. Pendant qu'il téléphonait et que la voiture attendait, nous sortions discrètement de notre maison, la porte était sur le côté et nous nous enfuyions dans les champs.

Presqu'à bout de ressources, maman se mit à nous nourrir en fabriquant des pâtes. Les gens du Mayet avaient beaucoup de grains, de farine. Une fois la ration donnée au boulanger pour avoir leurs pains, il leur restait de la farine dont il ne savait que faire, à part donner aux bêtes. Maman se mit à faire des nouilles. Elle allait dans leur

cuisine, farine-oeufs-eau-sel devenaient une grosse boule qu'on étale en plaques minces. Chaque plaque est roulée, coupée en fines lamelles, et voici des nouilles fraîches. Ce fut une révélation. Elle fut très demandée. Elle fabriqua également des croissants à l'allemande, fourrés de noix et de confiture, un peu secs, mais délicieux trempés dans le café. Elle était payée en nouilles. Nous nous régalions.

A Gannat, je m'étais liée d'amitié avec une grande belle fille de mon âge. Son père était gendarme. La famille se composait des parents, mon amie, un tout petit frère de deux-trois ans et d'une grand-mère. Ils n'habitaient pas à la gendarmerie, mais une petite maison à part. Afin de m'éviter de pédaler tous les jours, mon amie me proposa d'habiter chez elle, moyennant une petite somme à la rentrée prochaine. Je ne rentrerai chez moi que pour les samedis et dimanches. Bien que l'éloignement l'attristait, maman accepta. Je devais continuer mes études. Nous avions vécu jusque là dans une très proche intimité. Ce serait notre première séparation. Elle se sacrifiait pour mon avenir.

Toute ma vie, jusqu'à sa mort, j'ai été très près de ma mère. Son amie, sa confidente, et sa conseillère lorsqu'elle fut plus âgée. Elle parlait beaucoup, j'ai tout su d'elle, son enfance, sa jeunesse, la vie de mes grands-parents, mes oncles, mes tantes, mes cousins. La plupart ont disparu dans les camps de concentration. A la Libération, vivait encore mon oncle à Londres avec sa famille, et un autre en Israël. Celui-ci s'était engagé dès le début de la guerre dans le bataillon juif de l'armée anglaise. Il fut fait prisonnier, traîné jusqu'en Allemagne. Il y fut torturé. On fit sur lui des expériences médicales. Il fut stérilisé. Il réussit à survivre. A la fin de la guerre il retrouva sa

femme qui vivotait en Israël. Il échappa de peu à l'amputation d'une jambe gangrenée. Il traîna encore sa pauvre vie, sans enfant, malade, élevant quelques poulets pour survivre. Les plaies de sa jambe le rendant infirme, ma tante qui l'adorait, patiemment matin et soir, la désinfectait et enlevait des larves que les mouches dans la chaleur de ce pays, pondaient sous les pansements. C'était le plus jeune frère de maman, et il mourut encore jeune.

La gendarmerie de Gannat n'était pas occupée par les allemands bien qu'il y en eut partout en ville. Jeanine Belhomme la traversait matin et soir pour aller en classe avec une inconscience qui frôlait la bêtise. Je risquais à tous moments un contrôle. La chance toujours me souriait. J'aimais la famille de mon amie, et on m'aimait bien. La grand-mère surtout. Elle berçait son petit-fils en lui chantant une chanson qui se terminait par -«Et les prières de la juive ne montèrent pas au ciel». Comme quoi il y a des phrases incrustées dans les habitudes qu'on prononce sans y penser.

-«Comment reconnaître un juif ?» Une grande exposition avec photos et documents à l'appui. A Paris, avant la grande rafle, je m'y promène avec toute ma classe l'air faussement détaché. Je me suis toujours posée la question : le français aurait du être bien plus antisémite après une telle propagande durant quatre années. Heureusement, là dessus aussi, le français a résisté !

Les heures où nous n'avions pas cours, mon amie et moi allions au ravitaillement dans les fermes des alentours, mendier pour qu'on veuille bien nous vendre -pas trop cher- quelques oeufs, du fromage. Tout le monde, à part le bébé, avait faim. Mon amie et moi avions bon appétit.

Nous nous régalions avec le mâte-faim, création de la maman. Une épaisse de galette salée, grillée à la poêle avec un minimum d'oeufs, un maximum de farine et un peu d'eau. Cela nous plombait l'estomac et nous le calait pour quelques heures. Le Mayet d'Ecole me considérait avec encore plus de respect qu'avant. J'allais à la ville pour étudier ! Au village, il n'y avait que moi et le fils du garde-barrière qui nous nous instruisions. Car il y avait un garde-barrière qui surveillait l'unique ligne de chemin de fer sur laquelle roulaient quelques rares wagons de marchandises.

Les jours et les nuits coulaient. Ne seraient-ce les quelques uniformes qui passaient, nous nous serions laissés aller à une fausse sécurité. Nous avions même reçu des nouvelles de nos voisins du 3e étage, du 13 Rue des Amandiers à Paris. Ils étaient cachés à Saint-Etienne. La famille Bitkower était devenue la famille Berger. Imprudent, Monsieur Bitkower, s'il avait su la suite, il ne nous aurait pas écrit. Les événements du monde nous étaient toujours rapportés par Madame Charret. Mais le monde était loin de notre petit monde à nous, au Mayet d'Ecole. La nuit, parfois, je regardais le ciel, fixant mon regard sur une étoile, me demandant si mon père, où il était, voyait la même, si lointaine. En faisant ma prière, avec foi, tous les soirs avant de m'endormir, j'essayais de retrouver les traits de son visage qui s'effaçaient déjà un peu.

Brusquement tout devint sombre, tout éclata ! Madame Charret déboula chez nous, pouvant à peine parler. Elle caressait de ses mains tremblantes les mains de maman. -«Les allemands, les allemands, ils viennent d'arrêter tous les habitants du château de Brout-Vernet, hommes, femmes, enfants, et les ont emmenés on ne sait où.» Elle

hoquetait d'émotion. Une chape de plomb tomba sur nos têtes.

-«Il paraît que la police de Brout voulait prévenir le château de l'arrivée des allemands, mais ceux-ci auraient coupé les lignes. Partez, partez.» Maman pleurait.

-«Les enfants aussi ?»
-«Tous, tout le monde.»
-«Alors Monsieur Cogan, ses petits et Madame Cogan ?»

Nous apprîmes alors le comble de l'horreur. Non, pas Madame Cogan, Madame Cogan était enceinte. Elle venait d'accoucher à Vichy d'un beau petit garçon. Elle n'était au courant de rien. Elle donnait la vie pendant que son mari et ses petits-enfants partaient vers la mort.

Pour nous, il fallait partir, se cacher ailleurs, mais où ? Les événements se bousculèrent. Quelques jours après, deux agents de police, accompagnés du maire, frappèrent à notre porte. Ils venaient nous chercher, nous interner. Le maire avait eu peur, et nous avait déclarées, dénoncées aux autorités compétentes. Depuis le temps qu'il recevait des papiers officiels lui enjoignant de signaler tout étranger ou juif vivant dans la commune, il avait cédé. Et il se tenait là, devant nous, gêné à côté de deux gendarmes. Le danger a toujours donné à maman une volonté de survie incroyable. Elle se mit à parler -comme d'habitude- à discuter, à plaider, à pleurer avec des arguments, qui dans le fond, ne valaient rien. Les gendarmes se regardaient. Ils venaient en vélo, de Gannat. Ils n'avaient pas l'habitude de ce genre de travail. Eux non plus, n'avaient probablement jamais vu de juifs.

Le temps n'en finissait pas. Maman parlait toujours, avec ses mains et ses yeux. Les gendarmes en avaient assez. Ils avaient envie de partir. L'un deux dit : «Nous, on ne peut rien faire, on a des ordres. Si vous voulez, allez voir notre chef, l'Adjudant Joly. Nous on reviendra après.» Maman avait reculé l'échéance.

Le lendemain, maman alla trouver l'Adjudant Joly, à Gannat. Comment fit-elle, l'amour maternel lui donnait des ailes. L'adjudant était-il un brave homme, maman le toucha-t-elle, le fait est qu'il lui donna l'adresse d'un médecin. Elle devait demander à celui-ci un certificat disant qu'elle était intransportable. Sur sa lancée, elle se fit recevoir par le docteur en question. Elle parla encore et encore, expliqua encore, pleura encore, et elle eut le certificat sauveur qu'elle rapporta à la gendarmerie. Confiante, elle revint au Mayet.

Par la suite, en y réfléchissant, ce bout de papier ne valait rien aux yeux des allemands. Ils ont embarqué la boulangère aux jambes cassées, des grabataires, des enfants paralysés, des jeunes malades ou alités. Mais le miracle eut lieu, personne ne revint nous chercher d'après les dires des habitants du Mayet d'Ecole, car nous, nous avions quand même pris la fuite. J'ai toujours pensé que notre dossier avait dû se perdre sous une pile de papiers, de documents. Malgré tout, nous étions en danger. Notre cachette n'en était plus une. Nous étions déclarées officiellement juives étrangères vivant au Mayet d'Ecole. De nouveau, il fallait partir, fuir.

Toute la nuit maman refit nos valises. Elle avait eu une idée. Nous allions retrouver notre voisin, Monsieur Bitkower alias Berger à Saint-Etienne. Au petit matin, un

paysan avec carriole nous attendait. Nous récupérâmes au passage, chez Madame Charret, la montre en or et la chaîne, plus une bague de mon père, qu'elle nous gardait précieusement, et en route.

Gannat et sa petite gare. Encore une gare, pas de contrôle, le coeur nous cogne, nous passons à travers tout. Maman prétend que notre père nous protège. Elle avait foi en Dieu et en notre bonne étoile. Je passe sur les détails, les trains bondés, les valises qu'on passe par les vitres, l'important c'était pas de casque qui vérifie les papiers, pas de main qui se pose par derrière sur votre épaule.

Enfin Saint-Etienne, une grande ville, de hautes maisons, des affiches plein sur les murs avec des cadavres mutilés de «saboteurs, de terroristes», des uniformes, des verts, des noirs, des képis, des casquettes, des bérets foncés.

Nous sommes devant l'immeuble des Bitkower. Nous montons, nous sonnons -«Coucou, c'est nous !» La stupeur et l'effroi se lisent sur leurs visages. Vite, ils nous font rentrer. Ils chuchotent. Ils ont un mauvais voisin. Les murs sont minces. Leur fille unique, Suzanne, de deux ans plus âgée que moi, est cachée dans un couvent des horizons. Que faire de nous ? Ils ne peuvent nous mettre dehors. Leur terreur nous gagne. Nous les mettons en danger, et nous avec ! On frappa à la porte. Déjà ! Notre sang se glace. Ce n'est que Madame Frey, une amie «galicianer» que nous connaissons de Paris. Son mari est déporté, comme mon père. Elle a deux fils de mon âge, Rodolphe et Henri, et une nièce un peu plus âgée. Cette nièce est à Saint-Etienne. Elle a des accointances avec des réseaux de résistance. Madame Frey va lui parler de nous -revient-ça va s'arranger.

En attendant, nous campons en silence chez les Bitkower qui nous logent et nous nourrissent plusieurs jours. Il faut faire vite. La nièce arrive, nous photographie -de face- nous allons être françaises. Elle a apporté deux cartes d'identité vierges. Elle les remplit, les tamponne. Nous avons une adresse à Saint-Etienne, officiellement nous y habitons. En réalité, l'adresse est bidon. La maison n'existe plus, elle a été bombardée. Nous nous appelons maintenant Dupuis. Décidément, nous avons le chic avec nos faux noms. Dupuis est imprononçable pour maman. Les sons «ui» sont le plus difficiles à exprimer pour un étranger. Cela donne Dupu, Dupou, Dupi.

Madame Frey, qui est corsetière, s'est jetée sur moi, ses paumes enserrant ma déjà forte poitrine. -«Je prends les mesures, cette petite a besoin d'un soutien-gorge.» C'est ainsi qu'au milieu de la tourmente j'eus mon premier soutien-gorge en solide coton de satin rose.

Toujours avec la nièce, toujours en chuchotant, nous élaborons une stratégie. Trop tard pour passer en Espagne, direction Palestine, alors nous sommes dirigées vers un endroit sûr, le Chambon sur Lignon. A cette même époque, eut lieu l'attentat raté des généraux allemands contre Hitler. Nous étions fous de rage de cet échec. Il aurait suffi de si peu pour que tant de vies soient épargnées. Nous craignons les réactions des allemands en France.

Comme de vrais conspirateurs, nous traversons Saint-Etienne, chaque membre de ce voyage espacé de l'autre de quelques mètres. Si un est pris, les autres restent libres. Comme bagage, seul un sac avec un peu de nourriture.

Encore une gare, toujours cette ancienne et présente peur du contrôle. Mais ça se passe bien. Le trajet est assez court. La nuit commence à tomber. Descendue du train, une petite cohorte se forme. La nièce est avec un guide. Nous sommes assez nombreux. Une douzaine, peut-être. C'est la campagne un peu vallonnée. Nous suivons et atterrissons dans une grange. Nous allons passer la nuit dans la paille. Le guide a l'air plus tranquille. Au matin, nous prenons le car. Nous approchons du but. Voici le Chambon sur Lignon, surnommé plus tard «la ville qui aimait les juifs».

A cette époque, c'était une charmante petite ville de montagne, libérée de tout allemand. Elle grouillait d'étrangers, de juifs, de personnes recherchées par la gestapo. Les hôtels étaient pleins. Nous y retrouvâmes les fils de Madame Frey. Nous réussimes à avoir une petite chambre payée par une organisation juive américaine. Au petit matin, nous voyons partir des camions avec des jeunes résistants en armes et revenir le soir, sales et fourbus. Les allemands étaient aux alentours, autour, mais ne se hasardaient pas à s'approcher de trop près. La grande majorité des habitants étaient de religion protestante. L'Armée du Salut tenait de grands débats dans une salle où des personnes venaient se confesser à haute voix. Nous avions un avant-goût de la liberté retrouvée.

Dans la salle à manger de l'hôtel, la radio hurlait des nouvelles d'Angleterre. On parlait fort, librement, nous étions redevenus nous-mêmes, nous ne nous cachions plus. Le drapeau français flottait. Bien sûr, il y avait toujours le risque d'une grosse attaque allemande, mais improbable, il y aurait eu riposte. Le Chambon était armé, et puis on

sentait que la guerre allait se terminer bientôt. Du moins, c'était l'impression que nous avions. Nous étions euphoriques, étourdies. On nous avait donné même de quoi nous vêtir.

Si mon père avait été avec nous, nous aurions été heureuses. Je pense que nous avions un peu perdu la notion du réel, pour que maman me permette de me lancer dans une aventure insensée et dangereuse. Je regrettais beaucoup d'avoir dû laisser ma bicyclette au Mayet d'Ecole, et j'avais envie d'aller la chercher et la ramener au Chambon. Nous avions oublié la France occupée, les uniformes, les contrôles. Le sens de la liberté est si fort, si naturel, qu'on ne s'imagine pas que d'autres l'ont perdu.

Gonflée à bloc, je quittais ce havre de paix et folie, je pris le car, je pris le train, encore un train, un autre train, seule, comme une grande fille que j'étais. Voici Gannat, 9 kilomètres à pied, voilà le Mayet d'Ecole. Je frappais en premier chez Madame Charret. Elle faillit s'évanouir en me voyant, toute souriante et fière de mon exploit imbécile. Elle nous croyait tous bien loin à l'abri.

-«Malheureuse, les allemands sont partout, rentre vite chez toi.» J'ai su plus tard que son jeune frère, grand résistant, était caché chez elle. Je retrouvais donc ma petite maison d'où nous étions parties en catastrophe. La casserole était encore sur le fourneau, pleine de poussière, mais les lits étaient propres. Je m'y glissais, mais ne pus fermer l'oeil. Seule dans le noir, je commençais à me rendre compte du mince but de ce périple, une bicyclette. Toute la nuit, sur la route si proche, passaient dans le sens du retour des camions allemands, avec mitrailleuses sur le dessus, motocyclettes, side-cars, toute l'armée en déroute

remontait vers le Nord. J'avais peur qu'on frappât à ma porte. Je regardais par un interstice du volet les fiers soldats qui l'étaient beaucoup moins et qui, maintenant ne voyageaient que la nuit.

On ne frappa pas à ma porte, on gratta. Mon chat, fidèle, était là et me rejoignit en miaulant de tendresse. Je n'étais plus seule. Je m'endormis avec Minou serré contre moi. Depuis cette nuit, j'avoue avoir un sentiment d'affection toute particulier pour les chats que j'adore. Le lendemain, j'allais mendier un morceau de pain chez le boulanger. On lui avait laissé tous nos tickets en partant. Je retrouvais Jacqueline et d'autres camarades sur la place de l'église. Encore éblouie par tout ce que j'avais vu et vécu au Chambon, je racontais tout, la liberté, les résistants. Ils m'écoutaient sceptiques et heureux à la fois. C'est tout juste si ce soir-là ils ne mirent pas des drapeaux français à leurs fenêtres. Une deuxième nuit dans le bruit, dans le fracassement métallique des véhicules allemands qui couvraient le son des voix des soldats.

Je refis le parcours Mayet-Gannat, à vélo cette fois. C'était lui, le but de mon dangereux voyage. J'enregistrai la bicyclette aux bagages. Je me sentais adulte comme si j'avais charge d'aînée. Aux nombreux changements de trains, aux heures d'attente entre, j'allais visiter les nombreux dépôts aux hangars. J'essayai au milieu de centaines d'autres, de repérer un vieil engin de femme noir. Je le surveillai de peur qu'on ne le vole ou qu'on l'oublie sur le quai. Au terminus de mon trajet, je le récupérai avec un soulagement et l'enfourchai, avec amour, pour parcourir les kilomètres montagneux qui restaient à parcourir jusqu'au Chambon. Je pédalai dur dans les montées, me laissai aller dans les descentes,

freinai dans les virages. Mes mollets faisaient corps avec ma monture. Le Mayet-Gannat les avait musclés. La route était déserte dans les deux sens. Il commençait à faire gris. La nuit était tombée lorsque j'arrivais à l'hôtel. Maman fut heureuse de me revoir, toujours inconsciente de ce qui aurait pu m'arriver. Moi, fière également de mon exploit réussi, je lui donnai des nouvelles du Mayet.

La porte du garage, qui appartenait à l'hôtel, ne fermait plus à clé. Nous y rangeâmes notre vélo, à côté d'autres bicyclettes, poussettes d'enfants, etc... Le garage était derrière l'hôtel, dans une petite rue calme.

Tout le monde a vu le merveilleux film de Vittorio de Sicca, «Le voleur de bicyclette». Je n'ai jamais raconté à quiconque l'histoire qui va suivre de peur qu'on m'accuse de l'avoir inventée après avoir vu le film. «Les voleuses de bicyclettes», ainsi j'intitulerai cet épisode. Deux jours après mon escapade, dans le hangar à vélo : mon vélo avait disparu. Nous retournâmes tous les vélos restants, les soulevant un à un, déplaçant les poussettes, les caisses, les cartons, les morceaux de tôle, tout ce que contenait le garage. En vain. De vélo, point. J'en aurai pleuré de rage. Tant d'efforts, de fatigue, d'émotion, et pour nous tant d'argent, et je ne pensais pas au risque, n'y ayant jamais pensé. J'étais furieuse et désolée. J'en tremblai. Ce n'était pas possible, mais hélas, c'était vrai : plus de vélo.

Maman et moi, nous nous précipitâmes pour la déclaration de vol. Le commissariat était plein de gens, des policiers en uniforme, sans uniforme, des civils, avec des brassards de résistants, des militaires avec accessoires, des militaires à l'uniforme incomplet, des plaignants de tous

sexes. Une foule, un brouhaha. Nous fûmes accueillies avec gentillesse et lassitude.

-«Oui, bien sûr, on comprend, on va prendre note.» Mais en ces temps troublés, au milieu de ce monde cosmopolite qui composait la communauté du Chambon, le vol d'une bicyclette était chose banale et jamais résolue. Il y avait des problèmes beaucoup plus importants. On ne nous donna pas d'espoir. Deux, trois jours passèrent, puis une idée folle nous vint : nous allions voler un vélo ! Il fallait vraiment que nous soyons perturbées, dans un état second, maman si honnête, connue pour toujours dire la vérité ; même lorsque celle-ci n'était pas bonne à dire, penser à voler un vélo ! Elle qui m'avait élevée avec des principes de haute moralité.

Depuis ma plus tendre enfance, maman me racontait des histoires qui toutes se terminaient par une morale. Ce n'est qu'arrivée à l'âge de 9/10 ans que je m'aperçus que la plupart de ces histoires étaient des fables de La Fontaine. C'était une femme qui faisait confiance. Elle était désarmante de naïveté. Et moi, devant tant de confiance, je n'ai jamais pu la trahir. Je respectais scrupuleusement ce qu'elle disait être le bien et la mal. Alors, voler un vélo ! Néanmoins, l'idée fit son chemin. Non loin de l'école, il y avait un temple protestant avec sur le devant une petite place qui servait de parking. Le dimanche matin, pendant l'office et les prières, cette place était pleine, remplie surtout de bicyclettes. Il y en avait de toutes les couleurs, de toutes les tailles, tous les modèles. Notre choix fut vite fait. La plus près de la rue, rue déserte, bien sûr. Une telle confiance régnait à cette époque au Chambon, qu'aucune attache de sûreté n'était fixée sur les vélos. Ils attendaient sagement, chacun dans leur petite grille à vélos.

D'un air crâne, j'attrapai le premier modèle pour femme à ma portée, et nous partîmes d'un pas alerte, maman et moi. Nous fîmes un grand détour, passant par la gare, traversant les rails, empruntant une petite ruelle, comme pour effacer des traces et brouiller les pistes qu'un éventuel limier aurait pu suivre. Tout cela pour revenir près du temple et déposer le nouveau vélo dans le hangar de l'hôtel. C'est tout juste si nous ne nous félicitâmes pas de notre exploit. Mais c'est là que l'histoire s'embrouille avec plein d'inconnus, de comment. Comment la femme de ménage s'aperçut-elle de l'échange d'engin ? Comment la propriétaire de l'objet sut-elle que sa bicyclette était dans le garage de l'hôtel ?

Je prétendis que l'emprunteur du mien s'était trompé et m'avait mis un autre à la place. Un neuf pour un vieux, c'était naïf comme argument, cela ne tenait pas la route. Je pense que le Chambon, malgré la foule de réfugiés, compte peu d'habitants réels. Le Chambon est un petit village. Tout le monde devait être au courant du vol et connaître la victime. Il ne vint à personne l'idée de nous soupçonner. Le mal avait été réparé, et la belle bicyclette avait rapidement retrouvé sa maîtresse. Tout et si bien que le lendemain de notre tour de passe-passe, nous nous retrouvions Gros-Jean comme devant, sans bicyclette. Bien mal acquis ne profite jamais. Mais le vrai voleur, celui qui nous avait volé notre cher et vieux vélo resta introuvable et impuni.

Le Chambon était-il trop plein, l'hôtel attendait-il de nouveaux arrivants ? Ceux qui s'occupaient de nous décidèrent que nous devions nous cacher ailleurs, encore plus loin, encore plus haut, au-dessus d'une toute petite ville appelée Tence, dans un lieu-dit : le Mas de Tence. On

nous monta là-haut, dans les bois. Une chambre au premier étage d'une petite maison isolée nous était destinée. Le rez-de-chaussée était occupé par la propriétaire, une dame d'un certain âge. Je devins experte dans l'art de reconnaître les beaux cèpes des autres champignons. Nous étions en pleine nature, des prés, des arbres. Au loin quelques fermes nous vendaient un peu de lait, des oeufs.

Un matin, une voix d'homme résonna, qui parlait avec notre logeuse. Nous risquâmes un oeil prudent. Dans la courette, un uniforme qui nous terrifiait : un milicien de noir vêtu, botté, le béret coquettement penché sur le côté. Pas moyen de fuir de ce premier étage, nous étions prisonnières. La terrible angoisse que nous avions enfouie nous fouilla l'estomac. Si près du but. La fin de la guerre semblait proche. Nous étions faites comme des souris dans un piège. Le milicien parlait toujours, ôta son béret, commença à se déboutonner, puis entra dans la maison. Nous comprîmes que c'était un familier et qu'il était seul. Il ne ressortit pas. Nous restions immobiles, n'osant ni remuer, ni nous déplacer. Nous nous couchâmes sur le lit et attendîmes. Rien ne se passa.

Au cours de la journée, nous entendîmes encore sa voix mêlée à celle de notre hôtesse. L'homme était jeune, il allait et venait dans le rez-de-chaussée, puis apparut sur le seuil en civil. Nous eûmes un éclair : c'était le fils de la maison. Il resta une deuxième journée, puis repartit. Nous avions perdu la notion du temps. Savait-il ou ne savait-il pas que sa mère cachait -contre argent comptant- des juifs ; nous ne le sûmes jamais.

Les instituteurs de ce petit hameau s'appelaient Durant, Madame et Monsieur Durant. Maman selon son habitude se présenta et leur raconta toute notre histoire. C'étaient des personnes charmantes et adorables. Monsieur Durant m'ouvrit grande sa bibliothèque et Madame Durant écoutait maman avec les larmes aux yeux. Avoir quelqu'un à qui parler et se confier dans cet endroit perdu nous fut d'un grand réconfort.

La même organisation qui nous avait fait monter, nous fit redescendre. De nouveau, nous restâmes quelques jours au Chambon. La Libération était enfin arrivée. Mais au Chambon, libre depuis des mois, rien n'avait changé en apparence. L'air était le même, mais les visages étaient souriants et les gestes plus assurés. Les gens parlaient plus forts. Les maquisards, les soldats se mêlaient à la foule. L'atmosphère était à la joie. On -toujours les mêmes- nous mit dans le car, et nous reprîmes de gare en gare le chemin du retour.

Le Mayet d'Ecole nous attendait. Les drapeaux français flottaient. Les cloches sonnaient. On aurait pu penser que c'était pour notre arrivée. Nous remîmes de l'ordre dans notre petite maison. Notre chat ronronnait, la queue en l'air se frottant à nous. On attendait le retour des prisonniers. Le village fit dresser un grand chapiteau et organisa une fête pour récolter un peu d'argent. Je fus désignée pour réciter des poèmes. J'avais un trac fou. La mort de Florentin Prunier, celle du loup, José Maria de Hérédia, furent choisis par Madame Charret. Je les connaissais bien, les ayant étudiés avec ma chère Deso. Le succès que j'eus fut plutôt dû à mes vêtements. Maman m'avait ressorti un jupe vert foncé, en velours, à godets avec un petit boléro assorti, vestiges de notre gloire

passée. J'avais un peu grandie et forcie depuis juillet 1942. Le boléro était un peu étroit et la jupe évasée un peu courte. Juchée sur la scène, on devait apercevoir ma culotte Petit Bateau et mon unique soutien-gorge en satin rose me serrait un peu. Quoi qu'il en soit, je fus applaudie.

La vie aurait du reprendre un cours normal, mais mon père n'était pas là. -«Maman, il ne doit pas savoir où nous sommes.» Comme chaque fois devant un problème, maman se révèle courageuse et décidée. Malgré les moyens de locomotion encore en désordre, elle voulut aller à Paris pour se renseigner. Elle prit un car pour Moulins, puis Paris. Elle logea dans une chambre minable dans un hôtel de dernier ordre, notre appartement de la Rue des Amandiers ayant été entièrement vidé par les allemands. Il était occupé par de nouveaux locataires malgré l'avertissement de la radio anglaise disant de ne pas emménager dans des appartements dont les juifs avaient été chassés. La guerre finira et les juifs reviendront.

Peu revinrent. Nous oui, nous étions là, mon père non. A Paris, maman vit tout, sut tout. Le choc terrible des camps de la mort, avec leurs sinistres chambres à gaz, les crématoires encore chauds, la foudroya. Elle parla avec des momies habillées de loques à rayures. Elle était entourée de femmes en pleurs, d'enfants effrayés. Elle apprit tout de l'incroyable solution finale. Elle feuilleta des journaux, des livres remplis de photos insoutenables. Puis elle cria son désespoir en rencontrant et en parlant avec les témoins de la fin de mon père. Il était donc mort depuis Noël 1942. Elle était veuve, et elle ne le savait pas. Elle respirait, elle vivait, et son cher époux, son unique amour n'était plus que poussière, là-bas au loin avec six millions d'autres.

Elle refit le voyage, Paris-Mayet d'Ecole, désespérée, anéantie. Elle me raconta tout. J'étais glacée. Toute la nuit, je l'entendis sangloter et parler dans son grand lit, seule. J'avais les larmes qui coulaient silencieusement, les poignets et les dents serrés. Ce fut cette nuit-là que nous enterrâmes mon père. Ce fut une longue nuit.

C'est difficile d'imaginer qu'un être est mort, sans l'avoir vu mourir. Cela faisait déjà quelques années que nous vivions sans mon père, avec toujours dans l'idée de le revoir un jour, et brusquement l'espoir devait s'éteindre, mais la même vie continuait pour nous. Seulement, dans la tête, dans le coeur, malgré tout, contre tout, une petite lueur vacillait. Les faits étaient là, on essayait de les repousser. Et si tous les témoins s'étaient trompés ? Mais au fond de nous-mêmes nous savions que c'était vrai. Mon père était mort.

Cette nuit-là, je cessai de faire ma prière et de croire en Dieu. Je me vidai de toute croyance, de toute superstition, à mon grand regret, car croire aide à vivre. Savoir qu'il y a au-dessus un souffle, une instance, un être supérieur qui voit tout, entend tout, guide et protège donne une grande force. Pouvoir s'adresser et parler à quelqu'un, même invisible, le prier, le remercier, quel soulagement !

Tout me quittait. Il n'y avait personne, le vide, le néant. Sinon comment imaginer quelqu'un de bon et de juste, regarder sans bouger (même pas un petit miracle) l'agonie de six millions de juifs. Et je ne savais pas encore tout : les bébés jetés vivant aux chiens ; les hommes pendus à des crochets de boucher ; les femmes jambes liées entrain d'accoucher ; les mères nues, tenant leur petit enfant dans

les bras entrain de griffer de leurs ongles en sang les murs lisses de la chambre à gaz ; ma petite cousine Rosie, ses beaux cheveux rasés, tatouée, mourant de faim ou se jetant sur les fils électrifiés du camp. L'horreur a été tolérée, permise. Personne n'a bougé.

Le peuple élu, élu pour souffrir, est parti en fumée en chantant les louanges de son Dieu. Il est impossible de croire en Dieu après Autschwitz, Tréblinka, Maïdanek, le ghetto de Varsovie, de Lublin et tant d'autres. S'il m'était resté malgré tout un peu de croyance, j'aurais changé de Dieu. Le Dieu des autres les protège mieux. Mais Dieu est unique, parait-il. Donc pour moi, Il n'existe pas. Je me sentis triste, mais libérée. Je ne pouvais compter que sur moi-même, le hasard et la chance m'aidant.

Jusqu'à présent, j'étais bien au chaud dans les bras de Dieu. Vision naïve, raisonnement enfantin. Maintenant, j'étais seule, forte, adulte. La vie reprit son cours avec ses besoins matériels. Maman était veuve, mais elle était aussi mère. Elle me permit de retourner à Gannat, chez mon gendarme. Je voulais pendant quelques semaines reprendre les cours, pour passer à Vichy libérée, mon Brevet Elémentaire et le Brevet Supérieur. Je cravachais et ramais car ce n'était plus des lacunes que j'avais dans le programme, mais des gouffres béants. A Vichy, le coeur ému, je vis pour la première fois un soldat juif, en uniforme français, reconnaissable à la calotte qu'il avait sur la tête. Moins timide, je l'aurais abordé. Un sentiment étrange m'avait envahi. On pouvait donc affirmer, au vu et au su de tout le monde sa judaïcité. Plus besoin de se cacher. C'était vraiment le pays de la Liberté.

Je réussis mes examens et rentrai auprès de ma mère. Il fallait quitter le Mayet, rentrer à Paris. Nous n'avions plus rien à y faire au Mayet, et surtout nous n'avions plus d'argent. A ce moment, un appel au secours nous arriva. Il n'y a pas de degrés dans le malheur. Il y avait encore plus malheureux que nous. Madame Cogan était à Brout-Vernet, seule, la jambe dans le plâtre avec un petit bébé qui avait la coqueluche, isolée dans un petit logement.

A Vichy, après son accouchement, au bout de quelques jours, il avait bien fallu lui apprendre la tragédie du château de Brout ; son mari, ses enfants, tous les autres. Dès qu'elle put se lever, raconte-t-on, elle prit son nouveau-né dans ses bras et allat dans un bureau de police ou à la Kommandantur et demanda à rejoindre son mari et ses enfants, camp de travail, pensait-elle. On la repoussa, la renvoya. Les employés sentaient-ils la fin de la guerre, n'étaient-ils pas organisés pour s'occuper de cette folle avec son petit bébé ? Toute fois est-il qu'elle ressortit, libre. Nous, nous étions déjà au Chambon. Nous n'avions pas de nouvelles d'elle jusqu'à cet appel. On me demandait de passer une ou deux nuits auprès d'elle, jusqu'à l'arrivée de sa soeur et de sa nièce. Comment refuser ? Ce fut une nuit affreuse.

Madame Cogan, la jambe plâtrée, dormait profondément d'un sommeil abrutissant dû à son somnifère puissant qu'elle avait avalé. Le petit, un beau bébé rose et blond, toussait et se réveillait souvent en pleurant. Rien n'empêchait Madame Cogan de dormir. Elle gisait, amaigrie, décharnée, en travers de son grand lit, seule, comme ma mère. Réveillée le matin, elle parlait peu, encore sous tranquilisants, ruminant dans sa tête la perte de son mari et de ses petits-enfants. A mon grand

soulagement, sa soeur ne tarda pas et prit le relais. Je regagnais le Mayet d'Ecole à pied, plus de bicyclette, et nous nous préparâmes à prendre congé de lui. Madame Charret nous embrassa tendrement. Nous restâmes en correspondance avec elle de longues années et nous la revîmes plusieurs mois à Paris. Nous évoquions alors les années sombres qui étaient restées gravées dans nos mémoires.

Maman refit nos bagages avec les quelques vêtements usagés qui nous restaient encore. Nous rendîmes avec reconnaissance les objets et les draps aux personnes qui nous les avaient généreusement prêtées pour des années. Nous confiâmes Minou à nos voisins. Au revoir Jacqueline, au revoir à tous, direction Paris.

Paris ne nous attendait pas. Traînant nos valises de la gare à travers les correspondances du métro, nous arrivâmes jusqu'à la petite chambre misérable au rez-de-chaussée d'un hôtel aussi misérable dans une ruelle vers le métro Belleville. Le dos et les bras rompus, nous nous étalâmes sur le lit. Enfin libres, certes, mais démunies et sans toit. C'était d'ailleurs notre premier objectif : récupérer notre appartement du premier étage, Rue des Amandiers. Il y avait des démarches administratives à faire - commissariat, préfecture, service du logement, etc... Ce ne fut pas facile. La famille qui occupait l'appartement faisait des difficultés pour le quitter. Combative, comme toujours dans les moments difficiles, maman réussit même à se faire accompagner par deux F.F.I. ramassés dans la rue, en uniforme et armés, ce qui impressionna fortement les occupants. Après plusieurs semaines, l'appartement fut libéré, mais dans quel état ! Les fils électriques coupés à ras, les éléments de cuisine

enlevés, les papiers-peints salis. Qu'importe, nous étions enfin chez nous.

Les secours de la mairie du 20e arrondissement distribuaient aux spoliés quelques meubles de première nécessité, lits, chaises, tables, tout en bois blanc, avec paillasses pour dormir. Ce fut à ce moment-là que nous utilisâmes nos dernières cartouches, je veux dire qu'on décloua les deux semelles des chaussures de maman et on en sortit les deux billets de dollars sur lesquels les cloués rouillés avaient laissé des traces. Le frère de maman, celui qui avait réussi à se sauver à Londres avec sa femme et mes deux cousins, n'était pas lui-même dans une situation brillante. Il faisait la plonge dans le restaurant Lyon's et ma tante -née Heine, comme Henri- des petits travaux de couture.

Il fit le tour des autres immigrés juifs de Londres, et nous expédia un colis de vieux vêtements encore mettables. J'avais seize ans, et aucune idée de la mode, débarquant de mon Mayet d'Ecole. Je me trouvais très chic dans une robe en crêpe bordeaux, avec sur le côté un grand drapé prétentieux et des paillettes autour de l'encolure. Les autres vêtements étaient du même style. Personne ne se moqua jamais de moi. A la fin de la guerre, sans doute les autres n'étaient-ils pas mieux habillés. On portait ce qu'on trouvait, ce qu'on pouvait.

Nous prenions nos repas dans une cantine située dans une immense salle mal éclairée, au métro Belleville. Nous n'étions pas les seules. Beaucoup de personnes dans notre situation venaient y manger. C'était franchement mauvais, même pas très chaud, mais nous n'étions pas difficiles et l'endroit était bruyant, et convivial. Nous

récupérâmes les valises que nous avions distribuées à nos charitables voisins : le charcutier, le confiseur, le docteur, la directrice d'école, la famille du gendarme de notre immeuble.

Tout était là, intact. Je ne reparlerai pas des quelques objets conservés par la concierge. Ma grosse poupée en porcelaine me fut rendue, que maman vendit quelques mois après à un antiquaire. Les Bitkower avaient récupéré leur appartement au troisième étage au-dessus de nous. Par chance, ils étaient restés vivants tous les trois, ce qui était assez rare. Madame Bitkower descendait souvent consoler maman. Elle avait bien connu mon père, et l'appréciait beaucoup. Pâle et mince, Madame Cogan est venu un jour nous voir, avec un gros bébé blond-roux dans les bras. Cet enfant la retenait à la vie. Elle en avait puisé une force qui la faisait rester debout. Maman et elle ont beaucoup parlé, beaucoup pleuré.

Maman prit alors l'habitude de commencer toutes ses phrases par -«Je suis femme de déporté», porté mort était sous-entendu. Puis elle racontait son malheur. Cela me gênait un peu de l'entendre ainsi étaler toute notre vie, mais j'ai vite compris que pour elle évoquer mon père, était sa façon de le faire revivre un peu. La nuit, je faisais des cauchemars. Je voulais tout savoir et j'ai tout su. Je m'étais plongée dans tout ce qui racontait, tout ce qui s'était passé dans les camps. Je ne m'épargnais aucun détail, livres, magazines, revues, journaux avec photos à l'appui, reportages au cinéma, j'ai tout su, absolument tout. Je n'ignorais plus rien ni des énormes camps, ni des ghettos les plus petits. Je me cachais de ma mère, mais elle savait aussi. Maintenant tout le monde savait. Je ne comptais plus les morts dans ma proche famille : mon père

chéri, ma petite grand-mère, mes tantes, mes oncles, mes cousins et cousines de tous âges, des touts-petits, des moyens, des grands, des que je connaissais peu, d'autres que je connaissais mieux, une foule de morts m'entourait.

Des morts, je me mettais à leur place dans les wagons plombés au milieu des excréments et de l'air irrespirable, à l'arrivée au camp sous les coups et les hurlements dans la nuit noire, la douloureuse séparation d'avec un être cher, la nudité, le rasage, la lente asphyxie dans la chambre à gaz. Je revivais leur calvaire mais j'étais vivante.

Plus je m'abrutissais d'horreur, plus l'absence d'un Dieu se confortait. Je pensais aux six millions de juifs, pour la plupart croyants pratiquants, qui respectaient les lois et traditions juives prescrites par la Bible et le Talmut. Ils faisaient toutes les prières. Ils jeûnaient, marchaient à pied le samedi et jours de fête, ne mangeaient ni porcs, ni crustacés, ne mélangeaient pas les viandes et les laitages. Fidèles à Jéhovah, hommes barbus et femmes à perruques, enfants circoncis, tous entrèrent dans les chambres de la mort, en louant le Seigneur. Un Seigneur absent. Du haut de son nuage, Il n'a pas entendu les râles des agonisants.

Dieu du peuple élu, Dieu d'Israël, existes-tu ? Non, les hommes t'ont inventé ! Il n'y a rien après la mort, qu'un peu de poussière grise.

Gabrielle, ma petite fille chérie, j'aurais préféré t'offrir une grand-mère qui te raconterait de belles histoires d'anges blancs dans le ciel, de miracles, du Bon Dieu, ce doux vieillard et de ses bienfaits. Loué soit le Seigneur, et voilà que je détruis en toi une belle croyance, mais plus je vieillis, plus je m'éloigne encore de la religion.

Une juive non croyante, une mécréante, une athée, agnostique, libre penseur, oui, cela existe, et je ne suis pas la seule. On est né juif et on le demeure jusqu'au bout des ongles toute sa vie. Comment ne plus appartenir à cette minorité qui a toujours souffert, même encore actuellement en Israël, où quelques rescapés des camps ont réussi à créer un Etat, un Etat qui m'est cher. Un arbre y est planté qui porte le nom de mon père, au milieu d'une forêt rappelant les morts de la Shoa. Une boule de haine m'avait envahie, avait grandi en moi et ne me quittait jamais.

Ma grande, mon aînée de petite fille, que te dire ? Je ne veux pas t'inculquer cette haine impuissante. Elle rend malheureuse, cette haine envers les allemands, attention pas tous les allemands, maintenant cinquante ans après, il y a les bons et les méchants. Les méchants, il n'y en a presque plus. Ils sont morts ou très vieux. Ils ont fini leurs jours paisiblement, entourés par leur famille, notables respectés dans leur commune. Il ne reste que les bons allemands et les enfants des bons.

-«Combien de temps, nous en voudrez-vous encore ?» me demandait la jeune et mignonne secrétaire de l'Ambassade d'Allemagne à Paris, quelques années plus tard. Que lui répondre ? Elle n'était pas encore née à cette époque. Mais les morts ressusciteront-ils ? Eux seuls auraient pu pardonner. Aurait-il fallu encore que quelqu'un leur demande pardon. Je ne peux pas oublier et ne peux pas pardonner.

Mais à cause de toi Gabrielle, pour toi et mes autres petits-enfants, je suis pour l'Europe Unifiée, plus de guerre, la Paix, Chalom.

La Rue des Amandiers -je ne parlerai que d'elle- amputée des trois quarts de ses juifs, avait repris son train-train. Elle pleurait ses morts et ses disparus. Des morts à la pelle, le mot était juste, car c'était par la pelle qu'ils étaient jetés dans les fours crématoires. On aurait pu mettre une ou plusieurs plaques commémoratives sur les portes de chaque immeuble. Des familles entières s'étaient englouties dans le néant. Restaient, quelques veuves, quelques orphelins, peu d'hommes. La boulangère aux jambes brisées et sa famille, morts ; le fils et le mari de l'autre boulangère, morts. Des grand-mères déprimées avaient récupéré des petits-enfants survivants, cachés à la campagne chez de braves paysans. Avant la guerre, si animée, la Rue des Amandiers était, elle aussi, devenue une rue morte.

La mairie du 20e et la Croix Rouge distribuaient quelques vêtements et chaussures, de gros godillots. Nous n'avions plus de fierté mal placée. On remerciait avec reconnaissance et néanmoins dignité. On proposa à maman de me déclarer pupille de la nation. Mal renseignée, ne sachant pas exactement en quoi cela consistait, nous refusâmes avec énergie. Les mots pupille, tuteur, nous faisaient peur. Je me voyais déjà séparée de ma mère, placée dans un orphelinat. Ce fut donc un non sans hésitation.

Quelques mois plus tard, nous fîmes notre demande de naturalisation française. Elle nous fut accordée sans difficulté. Ma mère et moi, enfin, nous étions françaises.

Mon père aurait été heureux, lui qui aimait tant la France, pays des Droits de l'Homme. J'étais enfin comme tout le monde, mais trop tard? J'avais derrière moi un vécu pesant. Les morts, ça pèse lourd.

Les jours à venir me paraissaient sombres. Sans argent, comment continuer mes études ? Que faire ? Je regardais autour de moi, l'appartement désolé, les pauvres meubles en bois écru, l'ampoule au plafond, quel vide ! Et surtout ma pauvre maman, déjà vieille à 45 ans, ses beaux yeux verts devenus tous petits, rouges d'avoir trop pleuré, ses lèvres pâles, ses doigts gros et enflés à force d'avoir lavé les draps à l'eau glacée du puits du Mayet d'Ecole, à sa vie finie, son compagnon, son seul amour disparu tragiquement.

A la perspective de son avenir sans joie, il me vint soudain une idée géniale. Maman ne serait jamais plus seule, je serai toujours là, auprès d'elle. Je ne la quitterai plus, je vieillirai avec elle. Sans ami, sans amoureux, cela n'allait pas beaucoup me coûter ? Je pris donc la grande et héroïque résolution de ne jamais me marier !!!

Mais telle est la vie, puissante et forte, qu'à dix-neuf ans et demi, j'étais fiancée et mariée à vingt ans ! Mais ceci est une autre histoire.

FIN

USHMM LIBRARY
01 0001 0128 7299